L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : **8 francs** (Prix unique)

4e ANNÉE. — 1899 **SOMMAIRE** Nos 4-5

Ce fascicule comporte un numéro double, soit 48 pages.

HUMANITÉ INTÉGRALE

Pour notre titre. — Notre définition de l'Humanité intégrale. — Témoignage de M. Léopold Lacour.— La double révolution.— L'Humanisme intégral (Léopold Lacour).— Le Couple-citoyen.— Le Couple immortel. — Vers les Harmonies progressives. — L'élaboration du Couple. — Amour et Liberté. — Le Père social. — Un quaternaire. — La Caisse maternelle (Mme Maria Pognon). — Conjonctions et concordances. — Conclusion.

Dans notre numéro 5 de 1898, en reproduisant les passages les plus saillants d'une conférence de Mme O. de Bezobrazow, nous avions rencontré ce même terme « Humanité Intégrale », qui constitue notre titre, et nous avions cru devoir joindre au texte la note que voici pour mémoire : « Nous nous réjouis- « sons de voir adopter cette expression « humanité intégrale »; mais nous de- « vons rappeler que nous lui donnons, quant à nous, une plus large extension, « embrassant à la fois le globe proprement matériel de la planète, et la sphère « éthérée (séjour des prétendus morts) qui l'enveloppe solidairement, comme « une sphère de pulpe délicate enveloppe le dur noyau d'une pêche. L'ensemble « des innombrables humanités intégrales et de leurs anastomoses constitue « l'univers. » La phrase à laquelle cette note se rapportait était celle-ci : « Le « vrai progrès est donc dans le triomphe de l'esprit de solidarité, dans le déve- « loppement de sa force constante se perpétuant dans l'univers, remplaçant « l'émancipation individuelle de l'homme par son émancipation collective, « l'humanité fractionnaire par l'humanité intégrale. » L'expression nous avait semblé ici telle que l'adopta également M. Magalhaès Lima dans sa généreuse

étude *L'Œuvre internationale;* ajoutons de suite que nous avions mal saisi la pensée de Mme de Bezobrazow, car elle nous répondait (dans une lettre que nous avons publiée): « Comme vous, j'étends l'expression d' « Humanité Inté-« grale » à la vie universelle, dont le moteur principal est le Progrès infini... » Mais, si le terme nous avait, au premier abord, semblé trop restreint dans le texte de la conférence (car nous n'y avions pas vu nettement en évidence la participation de l'Humanité éthéréenne), le même terme, dans la réponse à notre note, nous paraissait, par contre, beaucoup trop large et trop vague, s'étendant immédiatement et sans progression à la vie universelle tout entière. C'est pourquoi, dans l'article « Notions et Principes », paru dans le n° 1 de 1899, nous avons tenu à rappeler, d'une manière aussi nette que possible, notre propre définition.

« Notre objectif, y disions-nous, est la réalisation de «l'Humanité intégrale», « et nous entendons, par ces termes, non seulement l'harmonie de tous les « humains vivant sur la terre à une époque donnée, mais, d'une manière plus « vaste et plus complète, — la seule véritablement intégrale, — l'harmonie de « *tous* les humains issus des évolutions de la vie sur notre planète. Nous enten-« dons, par conséquent, — avec preuves positives à l'appui, — que la mort « n'existe pas, que tous les organismes évolués ont une survie (générée par « un dédoublement), et que, au point où nous en sommes, le degré le plus « intéressant de la survie universelle est l'immortalité humaine. Cette immor-« talité — toujours d'après les données de l'expérience — a pour siège, pour « milieu d'éclosion, un certain espace substantiel, une sorte d'atmosphère « spéciale, incomparablement plus étendue que l'atmosphère aérienne, et « d'autant plus subtile qu'elle s'éloigne davantage du noyau planétaire; mais « cette atmosphère, tant qu'elle n'atteint pas certaines altitudes où il est « possible de concevoir sa rencontre avec les atmosphères correspondantes « d'autres planètes, peut être considérée comme faisant corps avec la terre; et « *c'est l'ensemble des habitants, de degré humain, qui peuplent et la terre proprement* « *dite et son atmosphère de survie, c'est cet ensemble, c'est cette cellule mondiale* « COMPLÈTE *que nous appelons* L'HUMANITÉ INTÉGRALE. *Rien de plus; rien de moins.* « Nous tenons, pour notre part, à bien préciser cette expression; parce que « d'autres l'emploient quelquefois, soit dans un sens plus restreint qui ne « comporte pas l'immortalité, soit dans un sens d'extension à tout l'univers, « qui n'est pas non plus celui que notre besoin de précision croit devoir « adopter. »

Si nous revenons là-dessus, sans craindre de nous répéter, c'est parce qu'il y va pour nous d'un intérêt essentiel. Le *Journal du Magnétisme et de la Psychologie* nous apprend la transformation de la *Société uninationaliste,* qui doit, nous annonce-t-il, porter désormais le titre d'*Œuvre de l'Humanité Intégrale.* Il en résulte pour nous la nécessité de définir plus nettement que jamais notre

œuvre propre, l'idée très précise que nous entendons par *Humanité Intégrale*. et la nécessité aussi (c'est pour nous un devoir) de revendiquer la priorité de l'expression en tant que titre.

Evidemment les mots appartiennent à tout le monde, et nous ajouterons même une fois de plus que nous sommes très honorés lorsque nous nous rencontrons avec d'éminents esprits dans une même combinaison de termes. Mais, d'autre part, lorsque les définitions ne sont pas identiques, n'y a-t-il pas inconvénient à arborer les mêmes mots dans la synthèse d'un titre? Au cours d'un article, d'une conférence ou d'un livre, il importe relativement peu que les mêmes expressions soient employées dans un sens différent par tel et tel, parce que la vraie signification y ressort, soit d'une définition concomitante, soit des développements. Mais lorsqu'il s'agit d'un titre, c'est-à-dire d'un drapeau, il y aurait plutôt avantage, croyons-nous, ainsi qu'il est généralement admis, à éviter le double emploi, car celui-ci ne peut être qu'au détriment du public, pour qui la même combinaison de mots représentera deux idées non-identiques, évoquera une image brouillée et confuse.

Quoi qu'il en soit, et sans nous départir d'une déférente sympathie, plus d'une fois exprimée, nous avons, quant à nous, le devoir de rappeler et de maintenir notre définition de *L'Humanité Intégrale*, à laquelle nous attachons une essentielle importance de précision et de méthode. Cette définition a d'ailleurs été consacrée, pour ainsi dire, par l'éminent écrivain qu'est M. Léopold Lacour, dans une très loyale déclaration qui fait partie de la préface de son beau livre: *Humanisme intégral*, et qui avait pour objet non une identité d'expression, mais une simple parenté. Nos lecteurs ne l'ont certainement pas oubliée; reportons-nous pourtant au texte: «Quand, au début de l'automne 1895, « j'eus la satisfaction (dont je commençais à désespérer) de trouver ce que je « cherchais (la formule: *Humanisme intégral*), « il s'en allait temps », comme « on disait jadis. Car en Décembre, une revue peu connue, mais que je recevais « et lisais, la *Revue immortaliste*, annonçait son prochain avatar sous le nom: « *l'Humanité intégrale*. » Puis, en note, après avoir, par un scrupule excessif, signalé une preuve de sa sincérité parfaite, M. Léopold Lacour, on s'en souvient, avec autant de générosité que de courtoisie, ajoutait « quelques mots sur *L'Humanité Intégrale* », dont nous rappellerons seulement l'essentiel. Pour les rédacteurs de *L'Humanité Intégrale*, y disait-il, « L'Humanité complète, c'est « la totalité des vivants et des morts ». Selon ces écrivains, en effet (et selon « beaucoup d'autres personnes, on le sait), il n'y a pas anéantissement de « l'être humain, qui ne meurt à nos yeux qu'afin d'aller vivre une vie « d'outre-« terre », et il s'agit de rattacher à nous ces prétendus morts pour réaliser, « dans une immense « conscience collective », l'Humanité « véritablement « intégrale ». M. Léopold Lacour constatait, en outre, que les travailleurs de *L'Humanité Intégrale* se défendaient d'être mystiques, qu'ils déclaraient ratta-

cher le nouvel immortalisme expérimental à l'ordre des notions positives et même considérer son avènement comme une des plus remarquables vérifications de la « loi des trois états » formulée par Auguste Comte. Il notait aussi, avec une très exacte conscience, que, d'après eux, la « révolution immortaliste » doit être l'élargissement indispensable de la « révolution humanitaire proprement dite »; et — convaincu d'ailleurs que, malgré tout, ils s'égaraient, — il terminait par cette conclusion: « Sans discuter, je me limite à cette révolution « humanitaire. Mais là nous sommes d'accord, eux et moi. »

Nous remercions une fois de plus M. Léopold Lacour de cet aperçu, aussi lucide qu'impartial, et qui témoigne en même temps de beaucoup de bienveillance, car il faut un grand fond d'altruisme pour pénéter une conception qu'on ne partage pas et qu'il serait plus commode de railler. Mais nous le remercions surtout d'avoir fraternellement fixé, dans la préface d'un livre qui est une œuvre, la définition d'une formule voisine de la sienne et où nous avons concrété depuis longtemps toute la synthèse d'un long effort.

***

La conception de « L'Humanité Intégrale », nous ne saurions trop y insister, n'est pas une simple théorie. Elle résulte, d'une part, des symptômes de la révolution humanitaire (développement normal des prémisses de la Révolution française), et, d'autre part, de la révolution immortaliste inaugurée par une éclosion générale de faits de médiumnité et par le concours des divers pionniers du spiritisme ou modern-spiritualism.

Ce qui a fait défaut jusqu'ici, c'est la conjonction de ces deux mouvements, destinés à se compléter l'un par l'autre. Mais ce qu'il faut bien se dire, c'est que ces deux mouvements ne peuvent se rapprocher et se féconder que s'ils arrivent à prendre connaissance l'un de l'autre d'une manière suffisamment précise pour s'apprécier. La révolution immortaliste a besoin d'apercevoir le but d'harmonie, l'avenir social plus radieux, vers lequel tend, à travers les suprêmes tempêtes, la révolution humanitaire. Et la révolution humanitaire a besoin d'apercevoir le but de solidarité humaine, l'avenir d'intégralisme effectif et conscient, vers lequel tend (en dissipant les dernières nuées de mysticisme) la révolution immortaliste.

Le premier point pour celle-ci est donc d'établir sa base sur la planète, sur notre globe terrien, de n'envisager que la terre et, progressivement, les couches concentriques de l'atmosphère éthéréenne où évoluent ses survies. Si l'on commence par s'élancer dans l'infini de l'univers, on retombera dans l'impuissance de l'inconnu, du mystère décevant. Si, au contraire, on se borne d'abord à la terre et à ses dépendances de survie, on se met dans les meilleures conditions pour arriver à des résultats positifs ou à des notions rationnellement contrôlables. Avec l'observation directe par de bonnes médiumnités, et en

vérifiant les résultats les uns par les autres, on arrivera peu à peu à rassembler un nombre suffisant de manifestations pour les traiter par la méthode inductive et établir, en mode positif, une science de l'au-delà circum-terrien. Des éléments de cette science existent déjà; ils se dégageront de plus en plus des obscurités, et il est possible d'entrevoir le beau monument que les savants de l'avenir pourront édifier en se consacrant à de telles recherches. En attendant la période pleinement scientifique de l'immortalisme, il y a lieu de s'intéresser aux diverses investigations des chercheurs d'avant-garde, aux paroles venues de l'au-delà, aux hypothèses rationnelles concordant avec des faits déjà connus, aux théories qui procèdent d'un enchaînement harmonique.

Sous un certain rapport, la conception de l'Humanité Intégrale nous semble un cadre méthodique dans lequel viendront progressivement se ranger et s'étager les diverses notions positives élaborées par les savants de l'avenir appliqués à l'au-delà circum-terrien. Mais, de même que la marche des sciences terriennes est souvent activée par l'éclair d'une observation isolée, par des intuitions que les travaux ultérieurs vérifient, de même il est possible déjà, par des intuitions alimentées d'expérience personnelle (en participation avec des éléments éthéréens) d'entrevoir sans trop d'absurdité quelques grandes lignes qui se vérifieront, par la suite, dans le cadre de l'Humanité intégrale.

C'est ainsi que nous avons affirmé, par expérience personnelle, et que nous ne cesserons d'affirmer l'immortalité de l'amour de Couple, et par conséquent l'immortalité du Couple lui-même par l'amour impérissable en la libre sélection. Aussi vrai qu'il y a l'immortalité de l'individu, aussi vrai il y a l'immortalité du Couple. Cette simple conviction acquise (grâce à l'élargissement de la vie par la pratique immortaliste) est prodigieuse en conséquences. Car, s'il est une immortalité de la petite Harmonie constituée par le Couple, il est vraisemblable que tous les individus évoluent vers l'accouplement indestructible pour gagner cette immortalité de second degré. L'occultisme occidental n'ignore point cette tendance; mais il en donne une théorie qui ne peut être que surannée, car elle n'est pas en correspondance avec l'ordre progressif de l'évolution: c'est la théorie de la chûte, nécessitant la reconstitution d'un prétendu androgyne primitif. L'occultisme occidental a tenu compte d'une tendance vraie, mais il n'a su en imaginer qu'une interprétation arbitraire. Par contre, la théosophie orientale, plus respectueuse des progressions, mais moins soucieuse des réalités du cœur humain, n'a su que s'abstenir. Les deux grandes écoles initiatiques ont échoué devant le problème de l'amour: l'une (l'orientale) en supprimant toute importance d'amour particulier pour ne laisser entrevoir que la suprême absorption dans l'Unité du Nirvâna; l'autre, en méconnaissant la liberté, en réduisant l'amour de Couple à un fait de fatalité, à une ré-unification de deux éléments qui n'ont pas eu le pouvoir de se choisir, et aussi en ne reliant le Couple à aucune ultérieure progression. — Il n'y a pas à leur en faire reproche; chaque

œuvre donne suivant la maturité des temps; mais il est permis de constater que ni l'une ni l'autre ne contient toute la connaissance, et, quelque vénérables que soient leurs états de service, les temps nouveaux sont obligés de leur dire: Laissez-nous passer!

Donc, le Couple androgynique n'est pas un fait de reconstitution, consécutif à un dédoublement incompréhensible résultant d'une déchéance (fable bizarre provenant peut-être d'une déviation arbitraire de la théorie de l'involution). Le Couple androgynique est un fait de progrès, un fait d'évolution. Cela seul est rationnel à admettre. Et, comme c'est un fait d'évolution, il n'y a aucune raison de s'en tenir à ce degré. La réalisation et l'immortalité possible du *deux* entraîne la réalisation et l'immortalité possible de tous les nombres, par des combinaisons ultérieures, par des Harmonies de Couples (1). La raison et l'intuition nous le disent déjà; mais, en outre, là aussi nous apportons notre tribut d'expérience, et nous nous croyons en mesure d'affirmer. De là, progressivement, à une Harmonie générale embrassant toute l'Humanité, il n'y a qu'une question de degrés et une question de temps. Et c'est cette Harmonie générale, cette parfaite Harmonie des Harmonies (enlaçant tous les humains évolués sur la terre et autour d'elle) qui apparaît comme l'idéal de l'Humanité Intégrale.

(Sans préjudice des destins plus larges où, dans un avenir plus lointain, on peut entrevoir des mariages d'Humanités).

***

Voilà, sous un certain rapport, où nous entraîne la perspective de la révolution immortaliste.

Si nous nous tournons maintenant vers la révolution humanitaire, trouverons-nous une concordance manifeste entre les deux mouvements? Si nous y parvenons, n'aurons-nous pas toute chance d'être dans le vrai, et de ne pas nous égarer comme le croit M. Léopold Lacour?

Or, puisque le nom de ce bon ouvrier de la révolution humanitaire vient sous notre plume, nous emprunterons à son *Humanisme intégral* quelques notes qui ne seront pas sans profit en la circonstance. D'abord remarquons l'économie de l'ouvrage: *Le Duel des sexes* (correspondant à tout le chaos du passé); — *La Cité future* (par l'harmonie des sexes, par l'Humanisme intégral, par l'avènement du Couple). Pour l'auteur, comme pour nous, la question de l'homme et

(1) Et ces Harmonies ultérieures, loin de menacer l'indestructibilité du Couple, en deviennent les garanties toujours grandissantes, puisque toutes les affinités intercurrentes, toutes les curiosités nouvelles, qui risqueraient d'être des causes dissolvantes (si elles ne pouvaient se satisfaire que par substitution) sont appelées à recevoir satisfaction sans qu'il soit besoin de porter atteinte à l'unité indissoluble du Couple. — J.-C. C.

de la femme, aboutissant à la question de l'amour harmonique, constitue la pierre angulaire de la rénovation qui s'élabore. Rappelons maintenant quelques passages, dont le lecteur trouvera lui-même tout à l'heure la coordination et l'à-propos.

Du *Duel des sexes :* « ... Physiquement, la femme est née fidèle — et il suit « de là qu'elle est naturellement, dans la Vie du cœur aussi, monogame. De « toute sa nature, elle aspire à l'amour véritable, durable. Il arrive même « qu'elle puisse manquer de fidélité par cette profonde envie d'un amour vrai. « C'est un fait que Michelet, en son volume: *L'Amour*, a souligné de trois ou « quatre phrases exquises... Nous pouvons souscrire à cette pensée de Michelet « que de la sentimentale désillusion de l'épouse sont nés beaucoup d'adul- « tères: « tentatives » en ce cas « d'un être né très fidèle, pour trouver ailleurs « une âme qui s'informe mieux de la sienne, y pénétre davantage, y trouve « plus de bonheur »..... En sorte qu'aux yeux du philosophe, il se déga- « gerait de cette suite d'aventures sexuelles, de cette polyandrie par succes- « sion de passions, l'affirmation quand même d'un puissant instinct monoga- « mique: cette femme ayant pensé, voulu en chaque nouvel amour trouver « *enfin* l'homme à qui appartenir tout entière pour le reste de sa vie.— Michelet « a raison: « Dans l'histoire », dans nos sociétés même, en dépit des appa- « rences contraires, « la femme est la mortelle ennemie » de la polygamie. « Elle veut la fixité et l'approfondissement de l'amour. » Elle pourra, libérée, « dans la Cité future, le vouloir libre, sans contrat d'aucun genre, religieux ni « civil, mais ce sera éternellement dans cet espoir de *fixité, d'approfondisse- « ment.* » Rien de plus juste. Nous nous permettrons seulement d'ajouter que cet espoir d'approfondissement serait une chimère trop décevante, un leurre par trop ironique, *sans l'immortalité;* et telle était bien aussi la pensée de Michelet: « Elle veut que l'homme l'entoure d'un insatiable désir, d'une « curiosité *éternelle*... Ce qu'elle veut, ce n'est pas l'amour seulement, mais la « fixité, la persévérance passionnée, indéfiniment avide et curieuse, *l'éternel* « approfondissement de l'amour. Elle le veut et elle y a droit. Car, à cette « ardente enquête, elle répondrait *à jamais* par une improvisation *éternelle*, « inépuisable, de bonheur inattendu... Oh! que j'avais donc à te dire!... Et « vivant, je t'ai dit si peu... Pour te verser mon cœur, *j'ai besoin de l'éternité*... « Je t'attends, incomplet; le besoin d'unité que mon âme emporta lui fait « aspirer à toute heure sa moitié la plus chère que votre terre lui garde encore... « Tu connus de moi, un seul homme. Et plusieurs y furent contenus. Le silence « du veuvage, et la force de ton souvenir, vont te les rendre peu à peu, et tu « feras, dans l'infini d'une âme qui t'appartient, qui est ton bien toujours, plus « d'une heureuse découverte. Recueille-les, ces forces, ces pensées qui furent « moi. Reprises dans ton cœur, couvées de ta tendresse, elles te seront une « fécondation nouvelle, venue du monde des esprits. » — (J. MICHELET, *L'Amour*).

Quelques extraits, maintenant, de *La Cité future:* « Dans toute œuvre « humaine, il faudrait l'ASSOCIATION, la COLLABORATION DE L'AME FÉMININE ET DE LA « MASCULINE, DE L'ESPRIT MASCULIN ET DU FÉMININ... L'*androgyne* bien compris, *c'est le « couple envisagé comme nous l'envisageons:* VIVANT IDÉAL, ABRÉGÉ COSMIQUE SOUS LA « FORME HUMAINE, SOURCE DE TOUTE ACTION MORALE, DE TOUTE VIE. » Mais le Couple vrai ne peut se réaliser que par l'amour vrai, libre par conséquent. « L'Amour! — « Le droit à l'amour, voilà le premier des droits de la femme comme de « l'homme. Le véritable *Féminisme (Humanisme intégral)* proclame avant tout « pour la femme la liberté de son cœur, et, partant, de sa personne, — dans « une dignité d'idéal humain, cela va de soi. » Enfin, nous ne clorons pas ces citations, sans un fragment du commentaire sur le « Couple-citoyen », généreusement adopté par M. Léopold Lacour: « La plus haute fonction de l'homme « n'est-ce point en effet servir la Cité, c'est-à-dire l'univers humain? — car les « groupes de plus en plus larges, issus les uns des autres, dont se compose « cet univers, sont comme reliés entre eux par des vagues sonores qui portent « jusqu'au sommet le plus infime des cris de bonté. — Servir la Cité, ce n'est « point abdiquer son « moi »; tout au contraire: n'est citoyen, par définition, « que l'homme libre. Et le Couple, *véritable Unité*, voilà donc le citoyen parfait. « — Si l'on veut encore, le Couple-Citoyen sera le prolongement du couple géné- « rateur et éducateur, comme la Cité l'extension de la famille jusqu'aux limites « de la terre... »

Donc, au point de vue de la rénovation immortaliste et au point de vue de la rénovation humanitaire, nous trouvons ces facteurs communs: Féminisme considéré comme tendant à l'Humanisme intégral, affranchissement de l'amour, le Couple harmonique envisagé comme élément social de l'Humanité future (terrienne seulement pour les uns, à la fois terrienne et éthéréenne pour les immortalistes). Et les conséquences de nos points de vue coïncideront jusque dans l'ordre économique, ainsi qu'on va pouvoir s'en rendre compte. Puisse, pour sa part, la largeur de nos horizons répandre plus de sérénité sur les transformations nécessaires, en gagnant à leur cause non seulement ceux qu'y incitent les aiguillons de la détresse, mais tous ceux qui, se sentant parties immortelles de l'Humanité, ne pourront voir de garantie future pour eux-mêmes que dans la garantie de tous. Si les splendeurs de la rénovation apparaissaient ainsi à tous, il n'est pas de bien-être actuel qui ne trouverait un intérêt de joie et d'épanouissement à s'y engloutir pour se transfigurer dans la commune lumière de l'harmonie, dans l'universel resplendissement des regards fraternels. Paroles inutiles, pour le moment, sans doute; mais qu'importe? Les sentant, le devoir est de les dire. Qui sait la limite d'une vibration?

Aussi bien pour la destinée des êtres que pour la transformation sociale, il importe d'arriver à la constitution des Couples vrais, et il importe d'y arriver

sans retard. Or, la constitution de ces Couples ne peut être que le résultat d'une sélection. Et il faut précisément que cette sélection — qui n'a *toute* sa raison d'être que dans la conception immortaliste — puisse se faire *normalement*, suivant l'harmonie de la Cité future, et non suivant le chaos, suivant le calvaire, suivant le martyre, du « duel des sexes ». Quel qu'ait été dans le passé le terrain de ce duel,— passionnel ou légal,— il fut toujours douloureux et inharmonique; et c'est pourquoi la conscience nouvelle aspire à un ordre plus pur où disparaissent à la fois les haines tempétueuses de l'adultère et les marasmes conjugaux, les haines rentrées de l'asservissement matrimonial. L'amour réclame la liberté.

Desideratum impérieux, mais gros de toute une série de *desiderata* qu'il entraine. Le vieux mariage y sombre, et avec lui toute la base de la vieille société.

Il est évident, en effet, que la question sexuelle terrienne étant liée au renouvellement des générations — c'est-à-dire à la condition essentielle sans laquelle l'Humanité terrienne ne saurait continuer d'être — emporte avec elle une immense série de conséquences sociales suivant comme elle sera envisagée et résolue. Et cette question sexuelle elle-même, quelle que soit sa gravité pour la vie morale des individus et des peuples, doit être abordée sans scrupule, sans fétichisme pour des formules en ruines. Quoi de moins respectable que tant de mariages? Dans l'institution qui préside à l'union des sexes, quel rôle, la plupart du temps, joue la sélection d'amour? Ah! l'amour! il y est si peu considéré que, s'il s'y fourvoie accidentellement, il n'est guère toléré qu'en se déguisant sous l'euphémisme d' « inclination ». Plus on monte vers les couches prépondérantes du faux équilibre actuel et plus apparait cette situation, qui porte en elle toute une faillite de respectabilité. Dans la langue courante, parlée sans révolte et écoutée de même, on sait ce que signifie un « beau mariage ». Voici deux êtres d'esprit fier et d'âme ardente, qui viennent pleins d'une joie radieuse proclamer leur union: est-ce cela un « beau mariage »? Vous savez bien que non. Le « beau mariage », c'est l'assaut de la fortune, c'est l'idéal égorgé pour un intérêt matériel, le « beau mariage », c'est la prostitution la plus insolente s'érigeant à la hauteur d'un sacrement. Et, du haut en bas, tout le monde sacrifie plus ou moins à cette exécrable admiration. Alors, quelles que soient les exceptions très nobles dont le pavillon d'amour puisse couvrir le reste (la marchandise), il est bien évident qu'il y a là une formule condamnée par son indignité même, et que, par nécessité de résurrection morale, nous allons vers une formule nouvelle.

D'ailleurs, moralement, le vieux mariage a été blessé à mort le jour où le sacrement religieux a été subordonné à l'institution civile et où des citoyens en voie d'affranchissement ont rejeté l'intervention de l'Eglise. Il faut bien se dire en effet que le mariage civil est un simple contrat légal dans lequel la

morale n'a rien à voir. Au point de vue des hauts principes, on ne peut concevoir que deux mariages offrant quelque grandeur : le mariage par le Dieu extérieur et autoritaire, représenté en la personne du prêtre (c'est la formule du passé, condamnée à la fois par sa vétusté et ses prostitutions), — et le mariage par le Dieu intérieur, par le Dieu-Amour (c'est la formule de l'avenir, dont le rite est la Liberté). Au point de vue moral, tous ceux qui ont rejeté le mariage théocratique et qui s'aiment, se rangent, qu'ils s'en rendent compte ou non, dans une même classe: le mariage d'amour dans la liberté.

Je dis: « au point de vue moral »; et je fais, bien entendu, abstraction du point de vue légal. Il y a lieu d'attacher une grande importance à cette remarque; car, si tous ceux qu'elle concerne pouvaient se convaincre de sa justesse, il y aurait un grand pas de fait; et beaucoup, qui se trouvent encore en deça d'un préjugé, se retrouveraient immédiatement au delà, ils auraient passé à travers la brèche sans presque s'en apercevoir. Et aussitôt, l'axe de la morale se verrait puissamment déplacé dans le sens du plein affranchissement. — Il est difficile encore, pour beaucoup de jeunes femmes, de s'aventurer hors de la protection civile, qui peut-être leur offre plus de garantie qu'elle ne leur blesse de liberté; toutes ne sont pas des pionnières et des combatives; mais, pour la préparation de l'avenir, à laquelle elles peuvent elles aussi coopérer indirectement, il est bon qu'elles orientent leurs affinités et qu'elles apportent l'appui de leur solidarité morale à leurs sœurs d'avant-garde.

Ce pas franchi, nous voici beaucoup plus à l'aise pour reprendre notre enchainement de logique.

Nous avons à satisfaire aux nécessités de l'évolution dans la voie de l'amour immortel, — et aux *desiderata* sociaux qui en sont les conséquences.

L'être humain, pour grandir dans le progrès, pour s'affiner, tend à un accouplement réellement digne du nom d'amour. Et c'est à la fois pour anoblir la vie de la terre (progrès de l'espèce) et pour évoluer de l'individu immortel (1) au Couple immortel (progrès des destinées concrètes). Mais nous avons vu plus haut — d'après Michelet lui-même, cité par M. Léopold Lacour — que de la sentimentale désillusion de l'épouse sont nés beaucoup d'adultères « tentatives » en ce cas « d'un être né très fidèle, pour trouver ailleurs une âme qui s'informe mieux de la sienne, y pénètre davantage, y trouve plus de bonheur ». Et M. Léopold Lacour, répétons-le, ajoute un peu plus loin: « En sorte qu'aux yeux du philosophe, il se dégagerait de cette polyandrie par succession de passions, l'affirmation quand même d'un puissant instinct monogamique : cette

(1) Nous avons déjà dit maintes fois que l'immortalité de l'individu humain est un degré de la survivance universelle, et il faut entendre, par conséquent, que l'individu de degré humain est lui-même un résultat d'évolution immortaliste. — J.-C. C.

femme ayant pensé, voulu en chaque nouvel amour trouver *enfin* l'homme à qui appartenir tout entière pour le reste de sa vie. » (Nous dirions, nous, « pour l'immortalité »). Ce que nous voyons là sur le vif, c'est l'exigence impérieuse de la sélection, pour la femme qui est sur la voie de l'amour le plus noble. Si elle résiste à cette exigence, après s'être trompée dans son choix, si elle se veut « à l'austère devoir pieusement fidèle », comme l'héroïne du sonnet d'Arvers, c'est toute une existence qu'elle perd à fuir sa destinée; et, pour peu qu'elle se trompe encore et agisse de même pendant plusieurs incarnations successives, combien de siècles seront perdus pour son évolution d'accouplement! Car ce n'est guère que sur la terre, où la sexualité a son origine, que l'on est incité vers les destins de couple; dans l'outre-terre, les unions irrésistibles ne sont que les retrouvements des étreintes profondes longuement évoluées et fortifiées aux épreuves de la terre. « Toutes nos incarnations d'amour, dit Milly à Ralph, dans une ballade de Stop, toutes nos incarnations d'amour, de souffrance et de bonheur, depuis des siècles, voilà le secret de mon attachement pour toi. » — Donc, si elle résiste, gaspillage de siècles. — Si, au contraire, elle poursuit sa recherche, elle est condamnée par l'ordre actuel à bouleverser cet ordre et à faire souffrir ceux qui en dépendent, elle trouble tout autour d'elle, et, conséquence particulièrement grave, elle sacrifie l'atmosphère de sérénité à laquelle ont droit les enfants de sa chair. — Terrible dilemne : l'adultère et son enfer, ou la stagnation répugnante et ses marasmes. Quant au divorce, la réglementation qui l'étreint n'en fait pas une solution pour l'épanouissement de l'amour. Pourtant, c'est une tentative et il faut en tenir compte; mais il n'est pas d'autre solution complète que l'avènement de la liberté et la reconnaissance de sa suprême valeur morale.

Mais aussitôt de graves difficultés se présentent; car la vieille base de la famille ne fut pas sans quelque raison d'être, en attendant mieux; elle asservit la femme, mais elle lui créa un appui; elle infériorisa la mère, mais elle fut généralement une garantie pour l'enfant. Or, au lieu d'aller à un progrès, nous irions à un recul, si nous compromettions cet appui, si nous ne songions à sauvegarder, ou plutôt à élargir, dans une sécurité plus puissante, cette garantie, tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel. Premièrement, il faut arriver à ce que la femme, comme être autonome, soit en mesure de vivre sa vie sans être économiquement dépendante d'un autre être; c'est une condition primordiale pour qu'elle puisse se sentir, en toute certitude, libre de sa sélection d'amour. Question urgente, fondamentale, que nous avons seulement à mentionner dans cette esquisse, et à laquelle de vaillantes phalanges ont voué leurs efforts dans toutes les parties du monde où fermente la rénovation. Deuxièmement, il faut que la femme devenue épouse, devenue mère, se sente encore libre économiquement et ne se sente liée moralement qu'en harmonie avec sa liberté. Si la sélection se confirme, si le « couple-citoyen » se

constitue fermement, il ne surviendra pas de difficulté nouvelle, du moins de l'ordre spécial que nous envisageons en ce moment. Mais s'il apparaît aux associés que leur tentative de mutuelle sélection fut une erreur manifeste, qu'adviendra-t-il? En l'absence de progéniture, rien de plus simple: l'association matérielle se dissout librement, comme librement elle s'était formée; et, quant à l'union morale, il n'y a pas à en parler, puisqu'elle n'existe plus. Mais, si l'enfant est survenu, consécration véritable de l'étreinte des sexes sous le rapport corporel, quelle sera la situation ? Où sera pour l'enfant la garantie de sa vie matérielle? où sera la garantie de l'atmosphère familiale à laquelle il a droit? où sera la garantie de son éducation intellectuelle et morale? — Le problème reste tout entier, au point de vue de la formule nouvelle. — Dans la vieille formule, l'adultère — j'entends l'adultère de la femme devenue mère — n'a jamais résolu ces questions; et c'est pourquoi, s'il put mériter la pitié, il ne mérita jamais la glorification. Quant au divorce, solution bâtarde, simple brèche ouverte dans la muraille à détruire, quel autre horizon offre-t-il à l'enfant que celui d'un foyer en ruine? Qui refera au petit être une protection à la fois paternelle et maternelle? Qui rétablira sur sa tête l'intégralité de son ciel d'éclosion ? Sera-ce une combinaison nouvelle qui lui rendra, approximativement, ce qu'il a perdu? Quelle aléa! Et il a droit à une certitude.

Mais revenons au point de vue de la formule nouvelle. Je le répète: le problème reste tout entier.

Alors, de méditation en méditation, je me demande: Peut-il être une autre solution que la suivante?

L'enfant est, fondamentalement, l'enfant de la mère. La maternité seule, au point de vue individuel, est un *fait positif*. Quant à la paternité, c'est un *acte de foi;* je veux dire que la désignation de la paternité relève de la confiance. (Et c'est même pourquoi, entre parenthèses, j'estime que la recherche de la paternité, préconisée par certains apôtres de la justice, est une voie erronée.) Pourtant, la paternité est un fait, puisque sans la cooperation d'un père et d'une mère, il n'y aurait pas d'enfant. Mais, par cela même que la paternité individuelle est un acte de foi, la paternité, pour devenir un *fait positif*, au même titre que la maternité elle-même, doit être considérée comme s'étendant au corps social tout entier. Le père indiscutable. c'est le *père social*.

Je ne me dissimule pas ce que cette énonciation peut offrir d'apparence paradoxale au premier abord. Mais, outre que je ne vois pas de solution en dehors de ce point de vue, je me permettrai de faire observer: 1° Que la gratuité de l'instruction primaire n'est autre chose qu'une application partielle et incomplète de ce principe; 2° Que tous les annonciateurs et pionniers d'humanité nouvelle travaillent à préparer un état social qui comporterait la confirmation implicite de cette formule; 3° enfin, à ceux qui se réclament de la prestigieuse personnalité de Jésus, et qui, à travers les voiles imposteurs du

christianisme, n'ont jamais su voir la figure de ce grand révolutionnaire, je me permettrai de faire observer que Jésus, fils de mère connue et de père inconnu (puisque, nous dit-on, ce n'était pas Joseph) aurait dû apporter implicitement avec lui et rayonner sur le monde l'idée du *père social*. Est-ce pour confisquer cette immanente conséquence (comme ils ont confisqué depuis dix-huit siècles la pensée de Jésus) que les réacteurs théocrates nous ont raconté des histoires de pigeon divin, renouvelées du cygne de Léda?

Quoi qu'il en soit, « la mère individuelle, le père social », telle nous semble être, en ses termes extrêmes, la formule, absolument positive, capable d'assurer à tout enfant la protection paternelle et maternelle, capable d'englober d'un coup, en un immense embrassement, la famille humaine tout entière.— Mais je vois les couples, les vrais couples d'amour s'effrayer, s'effaroucher. Qu'ils se rassurent: nous n'avons pas épuisé tous les aspects de la question. La formule positive et générale, en étendant son aile sur toute l'Humanité, ne porte nulle atteinte aux formules particulières de victorieuse sélection. La paternité d'amour au sein du vrai Couple-citoyen, cette paternité individuelle qui est un acte de foi en la bien-aimée, complète autour du berceau de l'enfant le paradis d'un petit foyer; si bien que l'enfant se trouve alors enveloppé d'un double amour paternel: celui du père de sélection, et celui du père collectif représenté par la fraternité de tous les pères.

La formule du « père social », bien que n'ayant jamais été évoluée en pleine réalisation, peut être considérée, en son germe, ainsi que nous venons de le voir, comme vieille de plus de dix-huit cents ans. La formule du « couple-citoyen », du couple libre (impliquant l'arrivée de la femme sur le plan de liberté et d'égalité), est nouvelle. Et toutes deux se conjoignent. Car, si la seconde peut trouver la garantie de son développement, c'est grâce à la compréhension et à l'application de la première, assurant à l'enfant, *quoi qu'il arrive*, une situation normale, une protection indéfectible, une vaste atmosphère d'affection. Par une action réciproque de fécondation, ces deux formules peuvent produire un résultat merveilleux; car, si la formule du « père social » facilite la formation des couples vrais, d'autre part la formation des dits couples vrais enrichit de flammes radieuses la formule générale (la formule qui d'un coup affirme l'unité de la famille humaine), elle l'anime, elle la peuple de toute une floraison de splendeurs vivantes, de joies éblouissantes.

Mais les formules successives qui nous apparaissent ne sont que des points de repère au milieu des complexes développements de réalités; et il faut ajouter que, si l'on s'élève au-dessus des questions de responsabilité physiologique, la formule du « père social » devient incomplète. L'observation du mouvement féministe, et aussi le sens de l'équilibre, nous découvrent bientôt que nous ne pouvons concevoir le développement de la paternité sociale sans un développement correspondant de la maternité sociale; seulement (précisons

bien), la « mère sociale » est un élargissement, d'ordre sentimental, une expansion de la mère individuelle; tandis que la formule du « père social » représente une nécessité d'ordre positif, impliquant une généralisation de la responsabilité paternelle, — pour triompher des obstacles que la seule responsabilité individuelle fait surgir sur la voie de l'affranchissement.

Dans les conditions parfaitement harmoniques de l'avenir, en régime de liberté et d'amour, il y a donc à envisager comme idéal du milieu d'éclosion de l'enfant, une double maternité et une double paternité, s'équilibrant comme suit:

1.— Mère individuelle *(Ordre positif)*	2.— Père individuel *(Ordre sentimental, confiance)*
3.— Père social *(Ordre positif)*	4.— Mère sociale *(Ordre sentimental, expansion)*

Dans l'harmonie parfaite, l'enfant bénéficiera de ces quatre éléments. Mais, si le 2 lui fait défaut, il lui restera pour atmosphère: 1-3, ou plutôt 1-3-4. Si le 1 lui fait défaut (par décès ou par circonstance exceptionnelle), il lui restera: 2-3-4; et alors, si le 2 vient aussi à lui manquer, il lui restera tout au moins et indéfectiblement: 3-4.

Les termes « mère individuelle », « mère sociale », représentent des points extrêmes; de même « père individuel » et « père social ». Mais entre ces extrêmes, il y a place, dans les réalisations, pour tous les termes intermédiaires. — Cette considération peut se rattacher déjà, entre beaucoup d'œuvres de solidarité, d'importances diverses, à des tentatives partielles de maternité sociale (s'harmonisant avec les maternités individuelles), telles que cette œuvre, restreinte certes, mais combien touchante, pour laquelle Mme Marie-Louise Néron, avec sa belle plume d'artiste et de mère, toute trempée de bonté, demandait hier la participation des lectrices de *La Fronde*: cette *Œuvre du Soleil* pour les enfants des autres, — non pas simple charité, mais extension de l'amour maternel le plus tendre, — à laquelle Mme Dumontpallier veut consacrer et son cœur et ses ressources, en y associant le cœur et le tribut de toutes les mères qui voudront bien y coopérer (1). — Et c'est la même considération (relative aux termes intermédiaires) qui nous permet aussi tout spécialement d'entrevoir dans l'avenir le libre rôle des Harmonies de couples, Harmonies

(1) — « ... Cette femme n'est ni une millionnaire, ni même une riche, c'est une vaillante, aux ressources minimes, mais dont le cœur est vaste et généreux. Sans aide, à elle seule, elle commence une œuvre qui demain grandira, parce que toutes les mères, *toutes*, vous m'entendez bien, voudront imiter cette modeste... » — Marie-Louise Néron (*La Fronde* du 19 Juin).

progressives qui vivifieront de plus en plus le canevas de l'idéal nouveau en y brodant les palpitantes fleurs d'amour: les fleurs doubles; puis les bouquets de fleurs doubles; puis les bouquets de bouquets. Et ici je sens se présenter des questions profondes, des questions passionnantes; mais elles nous entraîneraient trop loin pour aujourd'hui, et nous écarteraient d'une conclusion où nous voulons envisager des horizons moins lointains, moins en avant de ce qui s'élabore déjà sur plusieurs points de la terre.

Revenons un peu sur nos pas, pour un mot encore à propos du « père social ». Nous désirons montrer qu'il ne s'agit pas là d'un mot creux, d'une formule vide; et c'est à la « Ligue française pour le droit des femmes », c'est à sa présidente, Mme Maria Pognon, une réalisatrice, dont la netteté de vue est partout et hautement considérée, que nous allons emprunter un appui.

Reportons-nous donc à *La Fronde* du 4 Mai, contenant le compte-rendu de la séance tenue le 2 Mai par la *Ligue française pour le droit des femmes*, et remarquons ce passage: « Nos votes successifs quant à la recherche de la paternité, « ayant été mal compris, Mme Maria Pognon soumet à l'assemblée l'ordre du « jour suivant:

« La Ligue française pour le Droit des femmes a, par des votes répétés, « refusé toute proposition de loi en faveur de la recherche de la paternité. Ses « intentions ayant été méconnues par une partie du public en France et à « l'étranger, la Ligue pour le Droit des femmes croit devoir exprimer une fois « de plus le mépris profond qu'elle éprouve pour les hommes qui se dérobent « à leurs devoirs et qui n'avouent pas hautement leur paternité; c'est ce senti- « ment de mépris qui lui fait repousser une loi devant donner à un lâche des « droits sur son enfant. Ce serait se leurrer, en effet, que d'admettre la possi- « bilité pour nos législateurs d'imposer des devoirs au père sans lui accorder « des droits équivalents. En plus, la Ligue pour le Droit des femmes estime « que la maternité est ou devrait être pour la femme une source de gloire et « d'honneur, son plus haut titre au respect des hommes lorsqu'elle remplit « vraiment et dignement tous ses devoirs maternels; il est donc inadmissible « que la femme mère soit obligée de se présenter devant les tribunaux pour « faire la preuve d'une paternité niée par l'homme qu'elle a aimé, lequel ne « manquera pas pour se disculper d'outrager et de calomnier sa compagne. — « La Ligue reclame une *Caisse maternelle* alimentée par une taxe spéciale payée « par *tous les hommes* et due à *toutes les mères* de famille, quelle que soit leur « situation... »

Voilà bien, au point de vue économique, la responsabilité paternelle étendue à la collectivité de *tous les hommes*. La « Caisse maternelle » réclamée par la Ligue, c'est bien en réalité la contribution du « père social » pour apporter à chaque mère la part de concours matériel due à l'enfant par la paternité. Les

considérants de la Ligue peuvent différer de ceux que nous avons envisagés: la similitude des conclusions, quelle qu'on soit la formule, n'en prend que plus de force; et, quant à nous, nous estimons que la proposition de la Ligue, tout en s'en tenant au côté économique, nous est un contrôle précieux, une preuve que nous ne nous sommes pas laissé égarer par l'hypnotisme d'un mot.

Seulement, nous désirons que l'idée dont procède cette proposition évolue de sa genèse combative à son épanouissement harmonique, dans tous les ordres qu'elle comporte matériellement et moralement. Tout le monde en serait favorisé: les hommes, pris collectivement, ont autant d'intérêt que les femmes à la constitution du « père social ». C'est dans cette pensée que nous empruntons encore une note à la séance de la Ligue, pour nous associer à cet avis de M. Tranber que « la réalisation de la « Caisse maternelle » est liée à une « transformation complète de la société. » Mais, en attendant une solution intégrale, il faut saluer et appuyer tout ce qui est acheminement, et, à ce titre, il faut applaudir et adhérer sans réserve à la proposition de la Ligue pour le Droit des femmes et de sa présidente, Mme Maria Pognon.

***

Nous sommes obligés de nous borner; car le sujet est riche d'anastomoses. En attendant d'y revenir, nous rappellerons que nous sommes partis d'un point de vue immortaliste (justifié pour nous par des expériences générales, et aussi par une spéciale expérience personnelle), et que, de déduction en déduction, nous sommes arrivés à concevoir d'importants *desiderata* de rénovation sociale en concordance parfaite avec ceux auxquels aboutissent, d'après d'autres points de vue et par d'autres voies, les pionniers de la seule révolution humanitaire. Et c'est, pensons-nous, un double contrôle, et pour la révolution humanitaire proprement dite et pour la révolution immortaliste; et c'est un contrôle, tout particulièrement, pour le spécial immortalisme qui envisage l'évolution nouvelle de l'Humanité Intégrale par l'élaboration des Couples impérissables et des Harmonies progressives. L'ascendance par l'amour, l'ascendance par la solidarité : il n'en est pas d'autre (1). Les Couples et les Harmonies progressives sont les seuls types non-chimériques vers lesquels nous soyons emportés par les ascendances de l'évolution. Et nous sommes heureux de trouver le contrôle de ce concept dans l'observation des symptômes purement terriens qui constituent le grande fermentation humanitaire de l'heure actuelle. Puissent les deux mouvements, de révolution humanitaire proprement dite et de révolution immortaliste, opérer leur jonction, et tous deux, se

(1) Le mot « ascendance » est pris ici dans son sens premier : tendance à monter, à s'élever, à passer d'un état inférieur à un état supérieur. — J.-C. C.

fécondant en parfaite concordance, triompheront des dernières ombres, des suprêmes tempêtes, et nous emporteront, avec une vitesse de progrès jusqu'ici inconnue, vers d'éblouissants horizons d'amour et de liberté.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

VISITE DE FÊTE

Au foyer, pour la fête des enfants, vers la fin du repas et sans apprêt de séance, d'aimables visites incarnativement sont venues, grâce à la complaisance de M. Franck. Edouard, inaugurant une expérience désirée, jeta au phonographe de vibrantes paroles; mais malheureusement, l'appareil, trop rudimentaire, ne put les redire sans les massacrer. — Quant à la manifestation suivante, que son auteur S. J. nous pria d'écrire sous sa parole, et qu'il nous engagea depuis lors à insérer, nous aurions voulu en retrancher complètement certains passages, qui paraîtront dénués de sanction; mais, malgré notre effort, nous avons dû nous borner à la suppression de quelques mots, sous peine de compromettre l'enchainement de l'ensemble D'autre part, au sujet des deux derniers alinéas, nous ne pouvons nous dispenser d'un bref éclaircissement. L'Esprit S. J. est à Mme C., ce que l'Esprit Marie aux chrysanthèmes est à M. C. Ces « quatre » sont deux couples, évolués chacun en indissolubilité d'amour par des incarnations nombreuses, dépareillés par des vicissitudes de réincarnation, et réharmonisés par les combinaisons de l'amour d'outre-couple. (Ceux qui connaissent, de ces quatre, les deux éléments incarnés, pourraient certifier que, depuis leur union, ils n'ont jamais varié sur ce point.) Ce sont là des assertions hasardeuses peut-être, mais vraies; et le moment est venu de les produire sans réticence, car il arrive toujours une heure où les vérités de fait doivent être attestées, où il faut payer de sa personne pour les témoignages que l'on croit utiles et féconds. C'est la conquête des expériences audacieuses qui prépare la formule des harmonies; et, comme les deux Humanités — l'incarnée et la désincarnée — n'en font qu'une, toute formule issue des deux à la fois est capable d'intéresser en particulier les harmonies sociales terriennes; et c'est ce qui importe, avant tout, à l'Humanité incarnée, quelque chimérique ou paradoxal que puisse paraître le sujet, au premier abord.

J.-C. C.

***

Faiblesse, torpeur,... mystérieux engourdissement qui nous empêche trop souvent, hélas! d'émettre toutes nos pensées, de dire tout ce que nous voudrions dire, d'enseigner tout ce que nous voudrions qu'on sache!...

Cependant, ô progrès, je te salue; ô travail, je te bénis; car n'est-ce point une victoire, n'est-ce pas une sorte de résurrection, que de se révéler encore à la terre après la mort? Revoir, par un corps qui n'est pas le vôtre; parler à ceux qu'on a connus jadis, par des lèvres qui ne vous appartinrent jamais; n'est-ce point une chose véritablement prodigieuse? Et en ce jour, où par des enfants je puis venir saluer des bien-aimés, serrer leurs mains dans mes mains, chanter ma joie avec leur joie, oh! comme c'est beau, comme c'est grand, puisque par cela deux mondes se réunissent, puisque par cela deux abîmes se comblent, puisque par ce phénomène les voix du ciel se font entendre sur la terre et les voix de la terre sont entendues du plus haut des régions célestes!

Nous sommes heureux ce soir; c'est un soir de joie et de triomphe; nous sommes tous réunis ici, ceux qui travaillent, ceux qui sont les ouvriers de l'œuvre, ceux qui ne vivent que pour l'harmonie universelle. Nous vous entourons, nous vous inondons de nos fluides; nos cœurs palpitent sur vos cœurs; et ce soir, dis-je, dans cette douce et charmante intimité, s'élaborent les plus vastes projets, les plus grandioses conceptions. De grandes voix s'élèveront, et elles seront entendues par la foule accourue; la chaleur de nos cœurs embrasera tous les cœurs; le souffle puissant de la liberté et de l'amour s'exhalera; et ceux qui nous auront entendus viendront à nous, — ils aimeront la liberté, et ils s'abreuveront aux sources de l'amour fécondant; et ces choses dites ne paraitront plus des mots sonores jetés aux vents du ciel, elles seront l'expression des conceptions sublimes réalisées. Car nos jours sont venus, les heures vont sonner. — Fils de la Révolution *(L'Esprit incarné dans le médium se lève, et parle debout à partir de ce moment)*, fils de la révélation, oui, l'instant est venu, l'époque de la consécration de tout ce qui fut nos rêves de grandeur pour les humains; tout ce qui fut notre espérance, tout cela, tout cela tient dans votre harmonie, tout cela en fait partie intégrante; et tout ce que nous avons rêvé doit enfin avoir sa réalisation, — cette réalisation qui ne put être à une époque tourmentée, à une époque où le sang des héros se mêlait au sang des mauvais citoyens, à cette époque où les génies produisaient tant qu'il était impossible de réaliser. — Un siècle s'est écoulé. Les holocaustes de martyrs ou d'innocents ont fini; et la révolution est-elle faite? Est-ce le drapeau de la liberté qui flotte sur tous les clochers de France? Non, sur tous les clochers de France flotte encore le drapeau du passé, le drapeau de l'obscurantisme, le drapeau qui est la dénégation des droits de l'homme, des grands principes de la Révolution française.

... Par quel fol espoir puis-je prétendre qu'une révolution nouvelle, qu'une rénovation sociale s'envolera de ce milieu, de ce groupe en apparence sans force, sans aucune puissance? Mais comme les apôtres de toutes les causes se grandissent..., lorsqu'ils ont en eux l'enthousiasme de la foi et

l'amour de l'Humanité! Nous sommes là, nombreux et pressés; notre force sera votre force; notre fluide de sang se mêlera à l'électricité de votre sang; nous serons tout entiers en vous, et vous serez tout entiers en nous. Et force puissante, torrent nouveau renversant toutes les ivraies du champ humain (1), nous irons à la conquête de tous les peuples, pour l'amour, pour la liberté!

Oh! non, non! la Révolution n'est pas faite. Malgré le sang, malgré le génie, la Convention tout entière souffre et se lamente du recul qui s'est produit. Quand la terre souffre de liberté, les esprits d'amour souffrent pour elle; ils veulent se dévouer, redescendre encore pour une poussée nouvelle. Et qu'importe encore et leur souffrance et leur sang?

Faisons notre œuvre; qu'un nouveau courage chaque jour nous grandisse; que, chaque jour, vous et nous, nous puisions dans l'espace toutes les forces qui nous sont nécessaires. Aimons, attirons; que les esprits de bonne volonté, à l'appel du progrès, viennent à nous. Que tous ceux qui ne vivent que dans l'espoir téméraire et vain d'espérer autre chose que la paix en eux, la science et l'amour, s'éloignent de nous, jusqu'à ce que notre œuvre soit assez puissante pour les réveiller et leur faire voir la vraie lumière, le vrai progrès, le vrai bonheur, le vrai ciel, le vrai Dieu: l'Amour.

Amis, amis, courage! Soyez forts de notre force. Nous sommes là, toujours là. Par vous, nous rayonnons par le monde; par vous, on nous sent, on nous écoute. Un travail mystérieux se produit déjà dans la foule qui pense et qui veut autre chose que de vains espoirs, de vaines chimères. La foule pensante qui veut l'immortalité par la science, la foule qui a soif de cette vérité: l'immortalité, cette foule avide nous suivra; et nos bras avides de prendre par l'amour s'agrandiront de mille coudées pour enlacer dans des transports de joie sublime cette foule venue à nous.

Le souffle de la liberté palpite en moi, m'étreint. Mais la liberté est-elle ma déesse préférée? La liberté, femme divine, femme grande comme l'espace, et qui tient au-dessus de tous les mondes des tombeaux vides dans sa main, — signe d'immortalité et de résurrection, — cette liberté est-elle la réalité que j'encense et que j'adore? · Non! non!... Dans le rêve, repos des luttes, une autre femme apparait à mes yeux. C'est une fille de la terre, descendue dans ce monde obscur et triste; et aux heures de rêve, dis-je, je viens à elle, et sa vue est mon repos. Sa voix est douce et pure; elle est un breuvage divin pour moi; et quand je me penche vers ses lèvres, c'est l'amour qui chante en moi, et alors je sens que je suis dieu!

Femme aimée, femme de l'harmonie, femme, femme, rêve divin, mon amour uni à l'amour de tous les couples d'amour, je viens à toi, et je viens te dire que je t'aime à jamais!

S. J.

(1) Voir, à la suite, la note A.

Note A. — Au sujet de la phrase qui motive cette note (page 91), nous croyons devoir relater une menue particularité qui nous a paru significative au point de vue de la positivité et de l'objectivité du phénomène.

Au vol de la parole, j'avais écrit: « torrent nouveau renversant toutes les ivraies du sang humain », ainsi que j'avais entendu. Après le réveil du médium, quand je relus à haute voix, je remarquai que les expressions « ivraie » et « sang » ne s'accordaient guère, et, sans plus réfléchir, j'ajoutai: Ce doit être « ivresse ». La correction fut approuvée par les assistants et notée. C'était un mince détail, et personne n'y pensa plus. Le 13 Mai (presque huit jours après), nous étions autour de la table, lorsque typtologiquement vint ce message spontané: « Ivraie pour ivresse ». Personne n'y comprenait rien. Lorsque l'Esprit Edouard fut incarné, je lui demandai: « Sais-tu qui a dicté les mots: Ivraie pour ivresse? » — « Oui; c'est S. J. » — « Cela a-t-il rapport à sa manifestation de Dimanche ? » — « Oui. » — « Serait-ce par hasard une correction?» — « Oui, c'est une correction. » Je n'insistai pas; mais intérieurement je restais un peu sceptique, n'ayant nul souvenir de l'un ou de l'autre de ces mots. Aussi, quand je vérifiai sur le texte de ma notation, je fus très frappé de trouver en effet ces expressions. On relut en commun, et nous constatâmes que si les mots « sang » et « ivresse » sont capables de quelque rapport, ce n'était point en la circonstance, et que la substitution faite par nous ne résistait pas à un peu d'attention. Il est vrai que la notation première ne nous paraissait guère préférable avec ses « ivraies de sang humain », métaphore par trop funambulesque. Tout à coup nous pensâmes que le mot « sang » était peut-être lui-même une erreur de prononciation ou d'audition, et, immédiatement, par assonance, le mot « champ » se présenta, qui rétablissait l'harmonie de l'image.

Si l'on veut bien suivre l'enchaînement de ces détails, si menus par eux-mêmes, on discernera remarquablement l'action précise et volontaire d'une personnalité autonome, indépendante des assistants (y compris le médium). Et voilà comment une particularité, presque insignifiante en apparence, peut constituer un fait des plus significatifs dans la recherche des causes.— L'hypothèse d'une double personnalité (anomalie que présenteraient certains êtres) ne s'offre même pas à la discussion, puisque la rectification relative à des paroles prononcées dans un état que certains théoriciens appelleraient peut-être « l'état second » a été donnée par la table, alors que le médium était dans son état ordinaire de personnalité. Nous nous permettrons de dédier cette observation à l'école de M. Pierre Janet.

J.-C. C.

UNE MANIFESTATION SAISISSANTE

Nous devons à Mme Paul Grendel communication de l'impressionnant compte-rendu ci-dessous, où se trouve relatée une manifestation que rien ne faisait prévoir et qui offre une frappante concordance avec un autre fait d'incarnation (du 3 Décembre 1898) noté aux pages 15 et 16 de notre numéro 1 de 1899. — N. D. L. R.

*Groupe l'*Etude *(de Lille) — Séance du 9 Mars 1899*

Nous observions attentivement le médium, sans pouvoir nous rendre compte de quel genre d'esprit il était l'instrument. Voulait-il décrire une scène tragique ou jeter une menace?

Il leva la tête. Il semblait regarder quelqu'un se trouvant devant lui et résister à un ordre impitoyable.

Il dit, les dents serrées: — « Je ne veux pas!... » — « Je ne veux pas », reprit-il, haletant, éperdu, comme si la vision obsédante était toujours là.

A peine eut-il prononcé ces paroles pleines de sourde résistance, qu'il se leva d'un mouvement brusque et prononça d'une voix haute et rauque :

« Canaille!... »

Son visage, jusqu'alors sombre, éperdu, exprima la fureur.

Il cria comme un homme fou: « Canaille!... Canaille!... »

Chaque fois qu'il disait de sa voix dissonnante, ce mot « Canaille », il frappait le parquet du pied.

Il pleurait; des sanglots où le désespoir et la fureur s'entremêlaient, l'étouffaient.

« Non! Non! Canaille! Lâche!... Non! »

Il était navrant.

Son être oscilla, puis se tournant toujours vers ce quelque chose d'invisible, il dit d'un ton morne et résolu : « Il faut!... »

Il resta un moment silencieux. Son visage exprimait un affreux tumulte. Une souffrance intense l'empêchait de parler ; il murmurait d'une voix faible, à peine articulée: « Le déshonneur... Ma femme... Mon enfant!... »

Ce fut son dernier effort de résistance.

Il leva le bras et fit le mouvement saccadé d'un homme qui se coupe le cou.

Nous restions interdits. Ce geste nous faisait deviner le colonel (Henry).

Un râle le secoua; il étendit les bras, puis subitement s'affaissa sur le plancher.

La tête du médium heurta l'angle d'une chaise qui se trouvait derrière lui.

Le médium resta immobile quelques secondes, puis il soupira profondément.

Il leva vers nous un visage fatigué, accablé, et murmura ;

« Devais-je repasser par cette horrible crise, cette douleur, cette torture? »

Puis il reprit:

« Lâche! Misérable!... — Je vis... Je vis encore! »

Il se relevait. Il s'assit, posa son bras sur une table et sa tête sur sa main.

Il demeura ainsi muet, immobile; il cherchait sans doute à se reconnaître...

Enfin se penchant vers nous, il dit d'une voix saccadée:

« Colonel (Henry)! Déshonoré! faussaire... traître... Un innocent est au bagne... Oh Dieu! et j'en suis en partie la cause!... »

Il semblait ne rien comprendre à sa situation, sinon qu'elle était horrible, et il murmura encore:

« Je vais de l'un à l'autre. Je parle, personne ne me voit, personne ne m'entend!... »

Je ne puis me souvenir textuellement de tout ce qu'il dit ensuite. Il nous fit comprendre qu'il n'avait pas commis cette action par mauvaise intention.

Il reconnut néanmoins, à travers la brume de ses idées troublées, qu'il n'était pas un innocent injustement puni.

« On ne défend pas la France avec de pareilles armes, dit-il, la vérité avant tout! »

Il ajouta qu'il avait eu tort, mais qu'il n'était pas le seul coupable dans cette fatale aventure, et que son arrestation était un déni de justice.

— « Quatre autres sont coupables, je vois quatre fantômes venir au loin... Je souffre, mais ils souffriront dix fois plus que moi, car leur manière d'agir n'était pas une imprévoyance déraisonnable. Ils ont fait de l'imprévoyant la victime!... »

Un changement de personnalité se produit ensuite. Le médium incarne une femme.

Cette femme connut jadis Henry; il avait rendu à elle et à son mari un service. Son intervention les avait sauvés du déshonneur.

Esprit reconnaissant, elle suit actuellement Henry avec la volonté de le forcer à s'incarner dans quelques groupes, *afin que peu à peu, et grâce à ces incarnations, il parvienne à se dégager des fluides qui causent son trouble.* Au fur et à mesure que son esprit s'éclaircira, elle lui fera voir sa situation de plus haut. Actuellement, son émotion est trop maîtresse de son aperception; il est trop courbé sous la tyrannie de l'association d'idées douloureuses.

« L'incarnation médianimique sert d'étamine aux esprits errants dans l'espace. Ils parviennent ainsi à se dégager du bandeau des fluides grossiers qui obscurcissent leur vue intérieure. »

L'esprit s'interrompit et, désignant un point spécial de l'appartement avec une expression de pitié, il dit:

« Il s'en va. Pauvre ombre, errant d'un endroit à l'autre, elle souffre, tâtonne dans l'obscurité...

« Il était venu sur terre pour remplir une tâche et hélas ! il a manqué à sa mission...

« Je le suivrai de loin, j'attendrai le moment propice pour lui parler. Quand le châtiment sera trop cruel, je lui redirai ce qu'il a fait pour moi. Si le désespoir l'accable, je lui montrerai mon sourire... Le sourire de celui qu'on a servi sur terre, réchauffe l'âme!... Quand ma dette de reconnaissance sera payée, je retournerai vers les esprits heureux que j'ai quittés pour remplir un urgent devoir. »

La douce protectrice du misérable esprit nous pria de n'avoir pour son protégé aucune pensée qui pût augmenter son malheureux état.

*Phénomènes obtenus dans le groupe l'*ETUDE. *Relation approuvée par tous les membres du groupe.*

Pour copie conforme :

Mme PAUL GRENDEL.

L'EXISTENCE

« LA VIE »

Conformément au désir qui nous en a été exprimé de divers côtés, nous continuons la reproduction du travail de l'Esprit Jean (Voir le numéro précédent). Nous estimons d'ailleurs qu'il y est développé des aperçus très utiles pour comprendre rationnellement la possibilité biologique de l'Humanité intégrale, suivant le sens que nous attachons à ce mot. Toutefois, cette remarquable étude, si magistrale qu'elle soit, nous paraît surtout contenir une base schématique, un point de départ pour des élucidations ultérieures; et nous nous réservons de discuter, à l'occasion, le caractère trop absolu et trop simpliste de certaines assertions. — Quelle que soit, du reste, l'opinion de chacun à cet égard, on lira certainement avec le plus grand intérêt le chapitre suivant, que nous pouvons publier sans interruption, grâce à la réunion de deux numéros en un seul fascicule. On y remarquera en particulier, comme complément d'une théorie sur le *circulus* de l'existence intégrale, une hypothèse toute neuve sur un sujet presque vierge : la psycho-biologie de l'incarnation (conception et gestation).— N. D. L. R.

Sous le nom générique d'existence nous comprenons l'ensemble des manifestations qui, prenant l'être à son début, le conduisent, par des transformations successives, en un perpétuel devenir. Elle a pour règle : *la justice*, pour devoir : *la solidarité* et pour but : *le progrès*.

On peut diviser ses multiples transformations en trois grandes classes distinctes qui sont : *la Vie*, *le Sommeil* et *la Mort*. Chacune de ces trois classes est caractérisée par la prépondérance sur les autres de l'un des trois principes

constitutifs de l'Univers: *la Matière*, dans la vie, *le Fluide universel*, dans le sommeil et *l'Esprit* dans la mort. En d'autres termes, la mort est la manifestation active de l'existence, la vie la manifestation passive et le sommeil la manifestation médiatrice. Ces trois classes de manifestations corrélativement liées entre elles et réagissant incessamment l'une sur l'autre, forment, par leur ensemble, ce que nous appelons l'Existence.

De la vie à la mort, de la mort à la vie, en passant par le sommeil, manifestation médiatrice et reliant les deux autres entre elles, tel est l'incessant va-et-vient que l'être doit accomplir et dont la conséquence forcée est le progrès constant de chacun des trois principes qui le constituent : l'Esprit, la Matière et le Fluide.

L'Être progresse *matériellement* dans la vie, *fluidiquement* dans le sommeil et *spirituellement* dans la mort; l'ensemble de ces trois progrès constitue le progrès individuel de l'être.

Chacune des trois classes de l'existence se subdivise à son tour en trois périodes distinctes qui sont: la période d'assimilation ou de croissance, la période de concentration ou de plénitude, la période de désassimilation ou de décroissance.

La Vie, ou existence charnelle, est produite par l'incarnation de l'être périsprital; elle a pour but le progrès particulier de la Matière ou forme, à l'aide de l'Esprit et du Fluide universel.

La Mort, ou existence périspritale, est produite par la désincarnation de l'être périsprital; elle a pour but le progrès particulier de l'Esprit, ou force, à l'aide de la Matière et du Fluide universel.

Le Sommeil, ou existence médiatrice, est produit par la connexion et la combinaison des deux existences charnelle et périspritale; il a pour but le progrès particulier du Fluide universel, ou mouvement, à l'aide de l'Esprit et de la Matière.

Telles sont les trois propositions que nous allons examiner successivement, en prenant pour point de départ la vie, qui est votre existence actuelle et dont l'étude approfondie ne peut que vous être profitable, en vous faisant connaître votre véritable situation et en vous indiquant clairement le but que vous avez à remplir dans l'harmonieux concert de l'œuvre grandiose de la nature.

⁂

La Vie, a dit Bichat, est l'ensemble des phénomènes qui s'opposent à la mort. La Vie, pourrait-on dire aussi, est l'ensemble des phénomènes qui conduisent à la mort. La Vie, disons-nous, en prenant un juste milieu entre ces deux définitions, est l'ensemble des phénomènes qui, dans chaque être individuel, s'opposent à la mort durant la période de croissance, et y conduisent durant la période de décroissance.

La vie est une épreuve, disent les uns, une expiation, disent les autres, une mission, disent certains, une nécessité, disons-nous, ayant sa cause directe dans la composition intime de l'être qui, formé par l'union de trois principes distincts, doit, pour progresser lui-même, faire progresser chacun d'eux particulièrement.

Il y a vie parce que le principe matériel doit se perfectionner comme toutes choses, de même qu'il y a mort pour permettre le perfectionnement de l'Esprit, et sommeil pour le perfectionnement du Fluide universel.

Il y a progrès chez l'être lorsque les trois principes qui le constituent ont collectivement progressé.

La vie procède de la mort, c'est-à-dire que sa manière d'être est, chez chaque individu, directement conséquente de la situation d'existence antérieure; c'est ce qui explique ces nombreuses diversités existant entre les individus, et qui ne sont en réalité que des reflets particuliers de leur existence précédente. Chaque être apporte dans la vie ce qu'il a lui-même acquis précédemment; il n'y a donc ni injustice, ni favoritisme, mais simplement conséquence juste et naturelle du travail et du progrès déjà accomplis.

Sans uniformité point de justice, s'il n'y avait antériorité; telle est la simple raison d'où découle naturellement la théorie des préexistences, déjà connue de beaucoup et la seule qui explique rationnellement ces anomalies que chacun constate, non seulement dans le cours de l'existence des individus, mais dès l'instant même de leur naissance où tous différencient déjà physiquement et moralement.

Par la préexistence tout s'explique: la situation de l'être dans la vie est celle qu'il s'est faite lui-même. Il bénéficie des qualités antérieurement acquises, de même qu'il supporte la juste conséquence des imperfections dont il n'a pas su se débarrasser encore; c'est une conséquence naturelle à laquelle il ne peut se soustraire, non pas qu'elle lui soit arbitrairement imposée, mais parce que lui-même la choisit et la détermine librement par le fait de ses actions et de sa situation précédentes.

C'est seulement dans ce sens qu'il faut comprendre le choix et contrairement à ce qu'ont prétendu la plupart des écrivains spirites qui, sous prétexte d'élargir le rayon du libre-arbitre, ont remplacé par l'arbitraire individuel l'action naturelle de la Loi. Si tout individu est libre d'agir comme bon lui semble dans le cercle des possibilités que lui détermine la Loi, il ne peut l'être, aussi, d'échapper à la juste conséquence de ses actions; c'est la Loi qui détermine la justice et non la libre volonté de chacun.

L'erreur provient de ce qu'on a toujours considéré cette grave question au point de vue moral, alors qu'elle ressort uniquement du domaine de la physiologie; c'est ce que nous allons essayer de démontrer.

***

L'être, avons-nous dit, n'est individu qu'à la condition de réunir en lui les qualités essentielles de *force*, de *forme* et de *mouvement*; il a donc dans l'existence périspritale, de même que dans l'existence charnelle, une forme, ou corps, par lequel se déterminent et se qualifient ses facultés. Ce corps matériel fluidique est appelé *périsprit*; il est formé par la cohésion d'atomes matériels, quintessenciés dans l'existence charnelle précédente.

Le retour de l'être périsprital à ce dernier mode d'existence a lieu par une action purement physiologique, que l'on pourrait appeler de matérialisation ou d'assimilation charnelle, et qui consiste dans une agglomération de molécules matérielles venant s'adjoindre progressivement à celles qui constituent déjà le périsprit.

Cette agglomération a pour effet de rendre insensiblement la forme de l'être plus compacte, plus dense, jusqu'au moment où, participant entièrement de la matière terrestre, elle devient suffisamment tangible pour lui permettre de prendre de nouveau rang dans l'existence charnelle.

Sans approfondir cette mystérieuse action de la nature, dont bien des secrets nous sont cachés encore, nous croyons cependant pouvoir affirmer qu'elle est absolument nécessaire à la conservation de l'individualité. En effet, la forme de l'être tend journellement à diminuer de densité, autrement dit, à se fluidifier durant la période de croissance périspritale, par suite du progrès incessant de l'Esprit ou force qui devient de plus en plus principe dominant. Ce progrès unique d'un seul principe sur trois entraînerait infailliblement, s'il continuait toujours, un manque d'harmonie dans la composition intime de l'être, et aurait alors pour résultat sa désorganisation, c'est-à-dire la perte complète de son individualité. C'est pourquoi ce progrès constant durant la période de croissance périspritale, s'affermissant et se concentrant durant la période de plénitude, s'arrête forcément dès que commence la période de décroissance qui correspond à celle d'assimilation ou de croissance charnelle.

A cet instant, l'expansibilité du périsprit est telle qu'une adjonction moléculaire devient indispensable à l'être pour que la forme, qui est un de ses principes constituants, continue à déterminer son individualité. C'est alors qu'il se revêt, pour ainsi dire, et molécules par molécules, d'une deuxième enveloppe qui arrête progressivement l'expansion de la première en la comprimant peu à peu et qui, la rendant plus dense, plus tangible, l'entraîne insensiblement vers un nouveau centre d'attraction.

Cette action purement mécanique a lieu sans aucune participation de la volonté de l'être; il n'en choisit ni n'en détermine le moment initial, pas plus qu'il n'en peut connaître l'instant final, c'est une conséquence naturelle qu'il subit sans pouvoir s'y soustraire. De même dans l'existence charnelle, l'être arrive, malgré lui, à la période de décroissance qui le conduit naturellement à la mort.

***

S'incarner, c'est obéir forcément à une nécessité immuable qui commande impérieusement à l'individu la continuité de son existence, c'est enfermer dans l'écrin charnel le joyau précieux de l'individualité afin d'assurer sa conservation, en subissant naturellement l'action irrésistible de la Loi qui impose à tous l'éternité progressive de l'existence.

Être n'est donc en réalité que continuer une suite non interrompue de graduations successives découlant naturellement les unes des autres, et ne différenciant réellement entre elles que lorsque on les compare dans leurs rapports éloignés. Tel celui qui, étudiant la nature, n'établirait de rapports qu'entre les points culminants de chaque règne et qui, en mettant en comparaison la pierre, l'arbrisseau, le quadrupède et l'homme, ne saisirait pas la vérité d'une filiation progressive dont la différence entre les échelons est insensible à déterminer, non seulement dans la distance qui sépare ceux d'un seul règne pris séparément, mais aussi dans celle existant entre le degré terminal de l'un et le degré initial du suivant.

L'existence charnelle, considérée isolément, peut aussi donner un exemple de cette vérité; qui pourrait, en effet, reconnaître dans la parole grave et le visage austère du vieillard, le bégaiement incertain et la figure si mobile de l'enfant? Quelle immense différence n'y a-t-il pas entre les sublimes conceptions du penseur et l'inconscience instinctive de son passé enfantin; quel rapport, quelle analogie pourrait-on établir de l'un à l'autre? Et pourtant, le vieillard est issu de l'enfant, il procède de lui comme l'arbre procède du bourgeon, c'est-à-dire par des graduations progressives dont la différence, parfaitement constatable dans les points extrêmes, le début et la fin, serait impossible à déterminer dans l'infime distance qui sépare chacune d'elles.

Ainsi, de l'existence considérée dans sa généralité; établir une comparaison entre ses points culminants, c'est-à-dire entre la vie, le sommeil et la mort, serait certainement constater l'immense différence qui les sépare et admettre difficilement qu'ils puissent procéder les uns des autres; mais il en est autrement si l'on suit progressivement les graduations successives qui, dans le cours de l'existence, conduisent d'un état présent à un état à venir, et dont la diversité, si peu sensible entre chacune d'elles, démontre entièrement la vérité d'une suite non interrompue et procédant immédiatement les unes des autres.

L'existence est une, c'est ce qu'il importe de ne point oublier. Si ses multiples transformations donnent lieu à des modes différents, dont la dissemblance est parfaitement constatable de l'un à l'autre, il ne faut pas perdre de vue qu'elle est produite par une filière continue de successions graduées qui déterminent elles-mêmes l'état à venir de l'être par leur enchaînement progressif.

Tel, si l'on considère uniquement l'existence charnelle, on peut, tout en constatant l'immense distance qui sépare l'état de l'enfant de celui du vieillard, reconnaitre cependant que ces deux situations d'existence sont intimement

reliées entre elles par une série progressive d'échelons successifs qui, malgré leur peu de diversité, aboutissent à une transformation presque complète de l'individu.

Ceci admis, il est alors facile de concevoir l'impossibilité, pour l'être, de choisir lui-même, dans un des modes quelconques de l'existence, et par le seul fait de sa volonté, l'état à venir de sa personnalité. De même que dans l'existence charnelle, considérée isolément, l'enfant ne choisit pas la situation du vieillard, mais la détermine simplement par l'enchaînement progressif de ses actions journalières, de même aussi, dans l'existence, considérée dans sa généralité, l'être périsprital ne choisit pas sa situation charnelle à venir, *mais la prépare progressivement par l'enchaînement successif des diverses situations que ses actes journaliers déterminent.*

***

L'enfant ne choisit pas le vieillard, il en prépare la situation en subissant la conséquence naturelle de ses actes.

L'être périsprital ne choisit pas l'être charnel, c'est la situation de ce dernier qui découle justement et naturellement de son existence antérieure.

Le libre arbitre de l'être en est-il amoindri pour cela? Au contraire, sa liberté s'exerce dans toute sa plénitude ; il fait ce qu'il veut, bien ou mal, mais chacune de ses actions a une conséquence immédiate à laquelle il ne peut se soustraire. Croire le contraire serait alors nier l'action régulatrice de la Justice. Supposer que par un choix que déterminerait sa seule volonté, l'être puisse échapper à la juste conséquence de ses actions, serait remplacer la règle par le chaos, la Loi par le caprice, et admettre que l'imprévoyante nature ait pu laisser à la volonté de chacun, l'arbitraire liberté de troubler l'admirable harmonie de l'univers.

A cette immuable harmonie, il faut des lois immuables, et c'est leur action naturelle, mille fois plus sage et plus prévoyante que des caprices individuels, qui détermine les situations successives de l'être dans cet incessant devenir qui a nom l'existence.

Comment a lieu cette invisible et mystérieuse action, quelle force, quelle intelligence, quelle volonté la dirigent, nous n'avons pas la prétention de l'expliquer.

Le grain de blé devient épi, le bourgeon devient arbre, le bouton s'épanouit et devient fleur superbe, l'enfant devient homme, et ces multiples transformations sont régies et dirigées par les harmonieuses applications d'une mystérieuse loi dont la connaissance est sans doute réservée aux chercheurs de l'avenir.

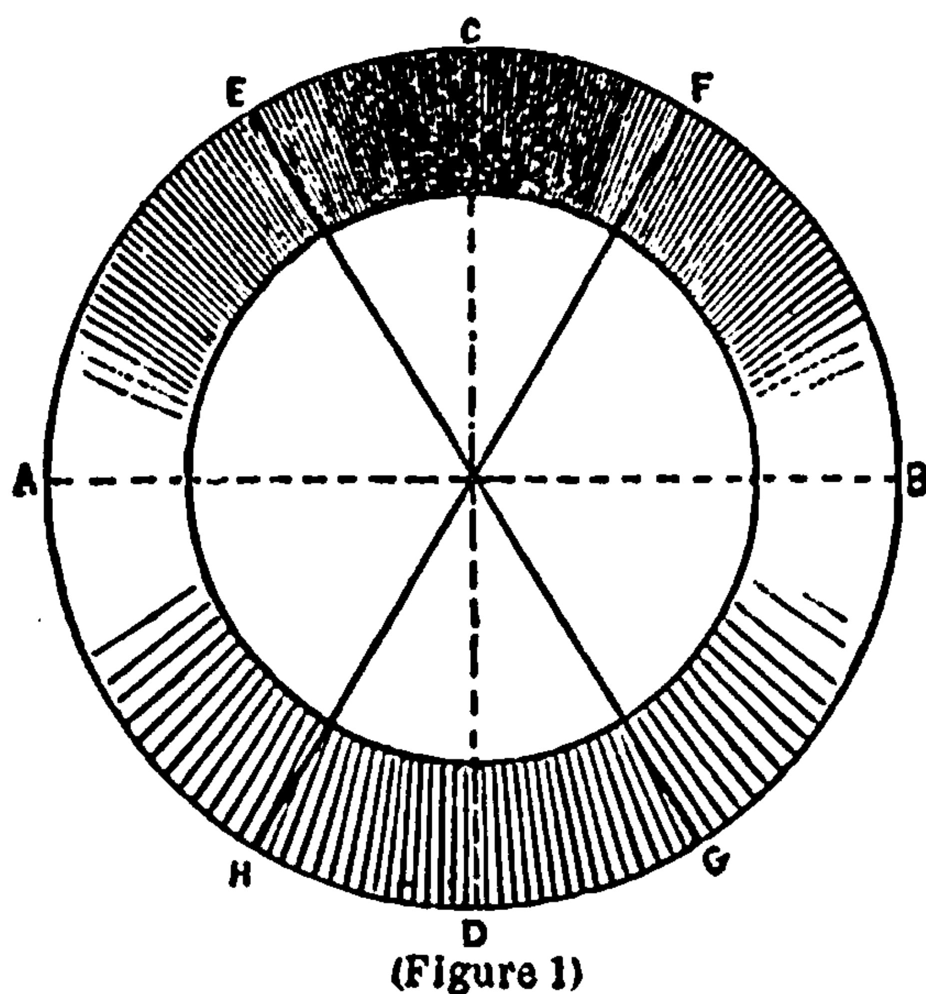
La rose naît et meurt, et son éphémère existence est aussi mystérieuse que celle de l'être humain, une même loi de germination les régit l'un et l'autre.

C'est cette loi, dont chacun peut constater les effets, qui, transformant incessamment tout ce qui est, permet à l'être de réaliser ses aspirations toujours grandissantes vers un idéal sans cesse renaissant qui est le progrès.

Mais si mystérieuse que soit cette loi, si invisible que puisse encore être son action, on peut déjà, sinon la définir entièrement, en constater du moins certaines applications et reconnaitre, alors, qu'elle procède toujours par graduations progressives et sans que jamais une brusque transition d'un état à un autre puisse laisser supposer qu'un choix individuel en détermine l'action purement mécanique. Du bouton à la fleur, de l'enfant au vieillard, on la constate; pourquoi ne pas la reconnaitre aussi du vieillard à l'enfant, c'est-à-dire dans la distance qui sépare la période terminale de l'un des modes de l'existence, de sa période initiale à venir.

 (1)

On pourrait représenter l'existence par un cercle géométrique, figure 1, dont les points extrêmes du diamètre A B représenteraient chacun le point initial de l'un des modes de l'existence: A, la vie, B, la mort, et les points extrêmes de la perpendiculaire C D leurs points culminants; les arcs A E, E F, F B, représenteraient les périodes de croissance, de plénitude et de décroissance charnelle; les arcs BG, GH et HA les périodes de croissance, de plénitude et de décroissance périspritale (2).



(Figure 1)

(1) Ce signe correspond à la division du chapitre par articles dans le texte de *La Vie Posthume*. — (Note de *L'Humanité Intégrale*).

(2) Au sujet de cette figure, ainsi que pour la figure 2, le texte de la *Vie Posthume* porte en

La figure ci-dessus a pour objet d'indiquer d'une manière à peu près exacte, les graduations progressives de l'être, dans le cercle sans fin de l'existence, au point de vue de la matérialité de son enveloppe ou forme. Cette expression de matérialité n'est évidemment prise que dans un sens relatif et par rapport à chaque point initial des deux modes d'existence représentés, c'est-à-dire que le ton plus ou moins foncé des couleurs indiquées sur la figure représente, tantôt des degrés de matérialité charnelle, tantôt des degrés de matérialité périspritale.

Ces deux classes de l'existence étant antithétiques par leur nature, la similitude du foncé des tons employés pour désigner leur période de plénitude n'a donc pas pour but de représenter deux états identiques de l'être, mais uniquement une analogie d'identité par rapport à leurs points initiaux respectifs.

En résumé, l'être progresse charnellement du point initial de la vie A à son point culminant G, pour décroître parallèlement à cette progression jusqu'au point initial de la mort B, et recommencer une nouvelle progression, mais périspritale cette fois, jusqu'à un summum que représente le point D, d'où il commence à décroître, toujours périspritalement, jusqu'à son point de départ A.

Si nous employons les mêmes couleurs pour figurer les degrés précédant et suivant immédiatement chaque point initial, c'est afin de bien faire comprendre, par leur identité, l'unité de l'existence qui se déroule indéfiniment et sans brusque transition (1) en passant successivement par des modes divers, dont la différence, très appréciable si l'on met en comparaison leurs points culminants, devient de plus en plus insensible à déterminer en raison directe du rapprochement des points initiaux.

Décroître à un mode quelconque de l'existence c'est déjà commencer à croître dans le mode suivant, en subissant irrésistiblement l'action d'une loi, toujours progressive, agissant par une assimilation du mode à venir corrélativement à une désassimilation du mode abandonné par l'être.

La qualification de point d'assimilation charnelle et de désassimilation

---

note: « La période périspritale est coloriée sur la figure originale par une teinte graduée « allant du blanc au rouge. »

Mais le lecteur se demandera sans doute: « Vu l'origine typtologique du texte, comment ces figures peuvent-elles s'y rattacher ? » C'est la question que nous avons posée à M. et Mme Maurel, qui furent des meilleurs amis de Marius George, et qui ont bien voulu nous adresser de Marseille la réponse que voici: « Les dessins et leur coloration ont été indiqués par la table, avec le « système habituel, alphabétique. C'est un des membres du groupe, M. P..., très bon dessi- « nateur, qui, à mesure des indications de l'Esprit Jean, exécutait le dessin. Ce fut une séance « très intéressante, dont tous ont gardé le souvenir. » — (Note de *L'Humanité Intégrale*).

(1) Nous expliquerons dans une prochaine étude comment le passage de la vie à la mort n'est, malgré les apparences, qu'une simple continuité de l'existence, sans transition bien appréciable pour l'être. — (Note annexe du texte).

périspritale donnée au point H, et celle de point d'assimilation périspritale et de désassimilation charnelle donnée au point F, ont pour but d'indiquer sur notre figure l'intime combinaison de ces deux classes de l'existence.

Passer de l'existence périspritale à l'existence charnelle ne constitue donc pas pour l'être un changement susceptible de troubler l'harmonie de ses fonctions, en modifiant brusquement sa nature, mais uniquement une désorganisation progressive de sa manière d'être actuelle, se produisant conjointement à une reconstitution progressive aussi d'un nouvel état dont la situation à venir ne peut être librement déterminée par lui. En effet, admettre que l'être puisse choisir, par le fait de sa seule volonté, la situation qu'il doit occuper plus tard, serait admettre aussi l'impossibilité pour lui de se soustraire aux conséquences de ce choix, et remplacer alors sa liberté journalière par un fatalisme absolu, réglant chacune de ses actions, ou supposer que ces mêmes actions, bonnes et mauvaises, ne pourraient avoir d'autres conséquences que celles déjà déterminées par un choix antérieur. Ce serait restreindre la liberté individuelle sous prétexte de l'agrandir, en la subordonnant fatalement à un choix anticipé dont la justice problématique, soumise à une action individuelle et partant arbitraire, serait de nature à contrebalancer et même à détruire l'admirable régularité des harmonieuses lois qui régissent la création (1).

***

Telle n'est donc pas notre opinion. Pour nous, l'incarnation est un fait purement physiologique, identique dans son « antithé » à l'action mécanique qui détermine progressivement la mort charnelle, et aboutissant comme cette dernière à une nouvelle situation de l'être, immédiatement conséquente de celle qu'il abandonne, et qu'il ne choisit en réalité que parce qu'elle est un effet résultant d'une succession de causes antérieures qu'il a librement déterminées lui-même.

Quant à l'action par elle-même qui constitue la cessation progressive de l'existence périspritale, on peut, étant donné ce que nous venons de dire au sujet de la simultanéité du début charnel et de la fin périspritale, s'en faire une idée à peu près exacte en remontant de la naissance charnelle au point de désassimilation périspritale, et en réglant les successions graduées qui séparent ces deux états d'après les mêmes lois, dont il est facile de constater l'application dans les situations postérieures qui conduisent progressivement de l'enfance à la vieillesse charnelle.

En effet, admettons pour un instant qu'un voile soit jeté sur les premières années de l'enfance charnelle, et qu'il nous soit donné d'en déterminer les lois

(1) Tout ce passage nous semble insuffisamment élucidé. Il appelle la discussion, et peut-être une solution moins simpliste. — (Note de *L'Humanité Intégrale*).

régulatrices d'après la seule connaissance des échelons progressifs qui conduisent de la jeunesse à la virilité; ne serons-nous pas dans la vérité en supposant, pour l'inconnu, l'application des mêmes lois qui régissent le connu? Ce qui est vrai de cinq à dix ne l'est-il pas également de un à cinq? Si du jeune homme à l'homme mûr, nous constatons une lente et progressive transformation, n'est-il pas juste et rationnel de la supposer identique de l'enfant à l'adolescent, en tenant compte de la relativité des termes mis en comparaison? Evidemment oui, et vous en avez la preuve sous les yeux: l'adolescent devient homme par l'application des mêmes lois qui ont déjà présidé aux situations antérieures que l'enfant a parcourues pour devenir adolescent, c'est-à-dire par une matérialisation journalière de sa substance corporelle, matérialisation dont l'être détermine lui-même les qualités et les défauts par l'enchaînement successif de ses actes volontaires.

Appliquons maintenant les mêmes principes dont nous venons de constater la parfaite exactitude de l'enfance à la virilité, à ce véritable inconnu pour vous, en deçà de la vie, et que réprésentent les diverses situations d'existence antérieure à la naissance charnelle: de même que du point culminant de la vie à son point initial, nous avons pu constater une gamme descendante de matérialisation charnelle, de même en la continuant plus loin encore, il nous sera facile de la constater aussi, diminuant dans d'égales proportions jusqu'au point culminant de la mort. Partant alors de ce dernier point, et augmentant progressivement en matérialité la forme corporelle de l'être, conjointement à sa diminution en périspritalité, nous ne pourrons mieux définir sa véritable manière d'être, à l'instant de la naissance charnelle, qu'en prenant un juste milieu entre les situations extrêmes, antérieure et postérieure, que représentent les points culminants de la mort et de la vie. En d'autres termes, l'être, au moment de la naissance charnelle, se trouve dans un état de corporéité dont la différence avec la situation qu'il occupait dans le passé, au point culminant de la mort, est égale à celle qui le sépare encore de la situation qu'il occupera dans l'avenir au point culminant de la vie.

En réalité, l'incarnation est donc une action purement physique et qui consiste dans une concentration progressive des molécules composant le périsprit qui, devenant plus dense en raison directe des progrès de cette concentration, abandonne insensiblement son centre d'attraction périsprital, attiré qu'il est par une nouvelle force attractive dont l'action devient de jour en jour plus sensible sur lui.

***

La matière périspritale, invisible, impalpable et inpondérable, par rapport à la matière charnelle, est tellement éloignée de tout ce que vous connaissez qu'il nous est impossible de vous en donner une idée appréciable à votre

pensée; qu'il vous suffise de savoir que son éthérisation est telle que la concentration du périsprit, arrivée à son degré le plus intense, représente une agglomération de molécules matérielles dont l'ensemble constitue une forme encore invisible pour vous, et qui ne devient appréciable à vos sens charnels qu'après l'adjonction moléculaire, s'accentuant de plus en plus à mesure que l'être se rapproche de l'instant de la naissanche charnelle.

Cette concentration du périsprit, accompagnée de l'adjonction moléculaire, a pour effet de réduire peu à peu, de resserrer pour ainsi dire les facultés de l'être, conjointement à la compression de sa forme corporelle, jusqu'à un moment déterminé que nous supposons être compris dans la période de gestation, et tenant sans doute le milieu entre la conception et la naissance charnelle.

Les facultés de l'être s'annihilant progressivement en raison directe de la compression du périsprit, il s'ensuit forcément une plus grande soumission de sa part aux lois mécaniques qui le dirigent, et cela au détriment de sa liberté et de sa volonté de moins en moins actives en lui. C'est ce qui explique cet état de trouble progressif d'abord, d'inconscience absolue ensuite, dans lesquels il se trouve plongé malgré lui et qui, ayant pour effet la perte de la conscience de son individualité, se traduisent plus tard par une absence complète de souvenir.

Dès que commence la période de décroissance périspritale, l'être sent ses facultés s'amoindrir dans une déperdition parallèle à la compressibilité de sa forme corporelle, qui en est le principe déterminatif. Un nouvel état se présente pour lui, il y arrive progressivement, sans aucune participation directe de sa volonté qui, s'affaiblissant de jour en jour, facilite de plus en plus l'action naturelle de la Loi. C'est alors cette même loi qui le dirige entièrement; lui n'est plus; ses facultés endormies sont devenues insuffisantes pour le guider et, quels que soient les désirs qu'il ait pu exprimer antérieurement, c'est la Loi qui l'entraîne irrésistiblement vers le milieu qui lui convient, par une mystérieuse action d'affinité, d'harmonie moléculaire, que nous n'avons pas plus la prétention d'expliquer que nous n'avons celle de comprendre la non moins mystérieuse action qui, de l'enfant insouciant du passé, conduit insensiblement au vieillard pensif et austère de l'avenir.

Si l'on a bien compris ce que nous venons de dire plus haut sur l'adjonction moléculaire qui, dès l'instant où commence la période de décroissance périspritale, accentue en matérialité charnelle la forme corporelle de l'être, on peut en conclure logiquement qu'il n'existe pas en réalité de moment précis et déterminé pour l'union de l'être périsprital et de son corps charnel. Cette union est un effet résultant d'une cause progressive dont l'action devient de jour en jour plus active et plus sensible sur l'être et qui, commençant au point de désassimilation périspritale, finit à cet instant que nous appellerons point culminant de la gestation et que nous supposons tenir le milieu entre la conception et la naissance.

Comment a lieu cette union de l'être périsprital et du corps charnel, comment les facultés actives de l'être viennent-elles se résumer et se renfermer dans le corps en formation dans le sein de la mère? par une loi naturelle et bien simple sans doute, mais dont les applications, insuffisamment constatées, ne nous autorisent pas à en affirmer la certitude. C'est donc à titre de simple hypothèse que nous offrons l'explication suivante, la donnant seulement comme une opinion personnelle et par cela même susceptible d'être modifiée par les connaissances et les enseignements à venir.

***

L'ensemble des incarnations et des désincarnations constitue pour l'être collectif, un flux et un reflux incessant d'individualités humaines dont la conséquence a pour effet de maintenir l'homogénéité harmonique de la planète. Il y a mutabilité incessante d'êtres d'un monde à l'autre, périsprital et charnel, et cela par une action physiologique, de naissance et de mort, que l'on peut représenter à la pensée en la comparant, toutes relations gardées, au phénomène météorologique de la pluie, consistant, ainsi que chacun sait, en une émanation terrestre se condensant en vapeur dans l'atmosphère, pour retomber, sous une nouvelle forme, dans le même centre d'où elle s'était exhalée.

Considérées dans leur généralité, l'incarnation et la désincarnation, c'est-à-dire l'ensemble des mutations individuelles connues sous ces noms, constituent un phénomène naturel analogue à celui qui détermine la pluie.

Par la désincarnation, une quantité déterminée de substance charnelle, celle qui résiste à la désagrégation moléculaire produite par la mort, se trouve, par le fait de son éthérisation, repoussée hors de son centre d'attraction charnelle, pour monter dans un nouveau centre attractif, qui est le monde périsprital. C'est dans ce nouveau monde que cette même substance retourne peu à peu à sa condensation première, après avoir passé par les phases de l'existence périspritale, et s'y trouve, dans un temps donné, dans un état à peu près identique à celui qu'elle avait antérieurement à son ascension, état qui l'oblige alors, en vertu de la loi de pesanteur, à descendre de nouveau dans le monde précédemment abandonné.

Mais, de même que les émanations matérielles, après leur condensation moléculaire dans l'atmosphère, retournent à leur centre terrestre à l'état de brume, rosée, serein, pluie, neige ou grésil, selon leurs situations respectives à l'instant de cette condensation, de même aussi, les émanations d'êtres, que nous appelons désincarnations, retournent à leur centre charnel, après leur condensation corporelle périspritale, dans un état plus ou moins raréfié, qui détermine la situation de leurs nouvelles incarnations charnelles.

En poussant l'analogie plus loin encore, il est alors facile de concevoir l'application d'une loi juste et équitable, qui détermine la situation de chaque

partie de substance périspritale, dans le centre charnel où elle retombe, d'après son état physique plus ou moins condensé ou raréfié. Ainsi que la vapeur atmosphérique qui, sous forme de rosée, vient incarner sa fraîcheur dans le calice embaumé des fleurs, tandis que ses parties moins subtiles ne font que les traverser pour ne s'arrêter que plus bas, dans le terrain grossier qui peut les retenir, ainsi la substance périspritale, attirée de nouveau dans le centre charnel, y incarne naturellement chacune de ses parties, dans les terrains humains les plus en harmonie avec elle.

Il y a là une simple application d'une loi générale qui régit l'ensemble des choses et des êtres, et dont l'action universelle s'étendant sur tout ce qui est, a pour effet de maintenir l'éternelle harmonie de l'univers.

***

Sans entrer dans d'inutiles détails sur la formation du fœtus charnel, détails que les données de la science actuelle sont suffisantes à expliquer, nous dirons seulement que l'ensemble des actes individuels de procréation constitue pour le monde charnel un effet collectif, quoique provenant de causes individuelles, ayant pour résultat de préparer ce que nous avons appelé les terrains humains, c'est-à-dire la substance charnelle qui doit arrêter et retenir les portions de substance périspritale que leur densité a repoussés hors de leur centre d'attraction.

Il y a donc double action, l'une périspritale, qui consiste dans le rejet des éléments trop lourds pour résider plus longtemps dans un monde dont l'harmonie les repousse; l'autre charnelle, consistant dans la préparation du terrain propre à retenir ces mêmes éléments et qui, les incarnant en lui, assure par ce fait la continuité de leur existence. Une troisième action vient alors se joindre aux deux premières, action médiatrice, prenant sa cause directe dans le troisième principe constitutif de l'univers, le fluide universel, qui, on ne l'a pas oublié, a pour but la corrélation et le rapprochement incessant de l'esprit et de la matière.

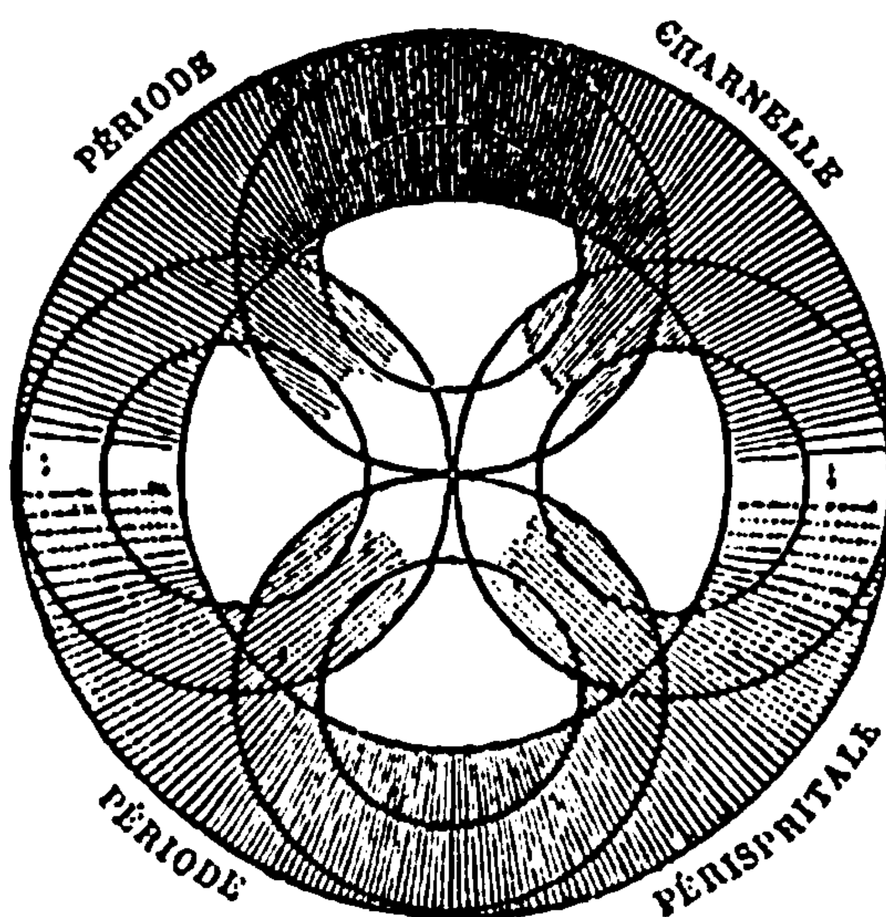
Or, l'Esprit ou force étant principe dominant dans l'existence périspritale, de même que la Matière ou forme l'est aussi dans l'existence charnelle, il s'ensuit logiquement que c'est par le sommeil, existence médiatrice où domine le troisième principe, Fluide universel ou mouvement, que les deux autres modes de l'existence arrivent à s'unir et à se confondre, assurant par leur union l'éternelle continuité de l'existence.

Toute action naturelle est un effet résultant de l'intime combinaison de trois causes déterminatives. L'une active, l'autre passive et la troisième médiatrice, reliant les deux premières entre elles. Dans le fait physiologique de l'incarnation, la cause active est représentée par la décroissance progressive de l'être périsprital; la cause passive, par la formation du terrain humain en

préparation dans le monde charnel; la cause médiatrice, par le sommeil qui, dans la période de décroissance, accentue en matérialité charnelle la forme corporelle de l'être, conjointement à sa déperdition en matérialité périspritale. En effet, étant donnée la nature antithétique des deux existences, charnelle et périspritale, il en découle naturellement que si, dans la première, le sommeil produit un effet de dématérialisation charnelle plus ou moins accentué, il doit produire, dans la deuxième, un effet que nous appelons *identique, dans son* « *antithè* », c'est-à-dire une dématérialisation périspritale qui n'est autre chose qu'une matérialisation charnelle.



Par le sommeil charnel, l'être pénètre momentanément dans l'existence périspritale; par le sommeil périsprital, l'être pénètre momentanément dans l'existence charnelle. Notre figure 2 a pour objet de représenter l'intime corrélation des deux existences à l'aide du sommeil, en indiquant, toujours au point de vue de la forme corporelle, les divers degrés qui la déterminent.



(Figure 2)

Afin d'éviter toute confusion, nous n'avons représenté le sommeil que dans les principales situations occupées par l'être aux points culminants et initiaux de l'existence; il sera facile d'y suppléer par la pensée et de le figurer d'après les mêmes données, par autant de cercles distincts que l'on voudra imaginer de degrés successifs dans l'existence. On remarquera que d'après la figure ci-dessus, le cercle parcouru par l'être à l'état de sommeil participe de plus en plus de la simultanéité des deux autres modes de l'existence en raison directe du rapprochement des points initiaux. Cela est juste et se conçoit aisément.

Sans le sommeil, médiateur incessant entre le monde périsprital et le monde charnel, il y aurait forcément solution de continuité de l'un à l'autre. De la vie à la mort, ainsi que de la mort à la vie, une brusque transition s'opérerait dans la situation générale de l'être, et ce changement subit pourrait alors, en jetant le trouble dans ses facultés, amener la désorganisation de l'individualité. L'action journalière et médiatrice du sommeil ayant pour but de conduire progressivement d'un monde à l'autre, empêche par ce fait tout changement subit dans la manière d'être de l'individu, en matérialisant peu à peu sa forme corporelle selon que par sa situation d'existence il se rapproche plus ou moins de l'état charnel ou de l'état périsprital.

Dans l'existence charnelle, le sommeil a pour effet de désincarner momentanément du corps charnel la forme périspritale de l'être, l'habituant ainsi insensiblement par une action journalière, à l'état à venir qui lui est réservé. Dans l'existence périspritale, c'est le contraire qui a lieu : le sommeil a pour effet d'incarner momentanément cette même forme périspritale dans l'élément charnel qu'elle doit habiter plus tard, la conduisant ainsi progressivement et par une action insensible de chaque jour, vers sa nouvelle situation d'existence. Nous disons dans l'élément charnel, afin d'éviter toute fausse interprétation ; car il ne faudrait pas supposer que le sommeil périsprital incarnât la forme corporelle de l'être dans le corps charnel lui-même qui doit plus tard lui servir d'enveloppe, ce corps pouvant ne pas être encore constitué. Non, il s'agit là seulement d'une action générale, conduisant chaque corps périsprital, à l'état de sommeil, dans l'ensemble du monde charnel qu'il ne fait que traverser, s'y augmentant chaque fois de nouvelles molécules qu'il y vient puiser, pour ainsi dire, jusqu'au moment où son état de densité devient suffisamment accentué pour nécessiter son incarnation définitive.

***

L'état de sommeil, dans l'existence périspritale, est déterminé par une suspension momentanée des facultés actives de l'être ; suspension ou repos qui abandonne alors ce dernier à l'action purement mécanique des universelles lois qui régissent la matière. Or, l'activité à l'état de veille périspritale ayant pour effet matériel l'expansibilité ou légèreté du périsprit, la suspension de cette activité à l'état de sommeil produit par conséquent un effet opposé, c'est-à-dire sa concentration ou densité. Tel un ballon qui, gonflé par le gaz, peut se maintenir dans l'espace par le fait de sa légèreté, mais qui perd cette propriété dès que la cause qui la détermine, cesse de l'actionner ; c'est ce qui se produit dans l'existence périspritale.

A l'état de veille, les facultés actives de l'être, cause interne de son activité incessante, bien plus développées que dans l'existence charnelle, maintiennent sa forme corporelle dans un état d'expansibilité convenable à la manifestation

de ces mêmes facultês; mais à l'état de sommeil, le repos remplace l'activité, et la cause interne suspendant momentanément son action, permet alors la condensation de la forme corporelle qui, devenant plus dense, plus compacte, change forcément de centre d'attraction.

Ce double effet de condensation et d'expansibilité corporelles est en outre déterminé d'une manière plus ou moins sensible, selon que la situation de l'être s'éloigne ou se rapproche de l'un de ces deux points initiaux de l'existence, c'est-à-dire, participe plus ou moins, à l'état de sommeil, de la simultanéité des deux modes charnel et périsprital; simultanéité qui, en raison de l'importance de son développement, agit alors sur la forme corporelle, non seulement à l'état de sommeil, mais aussi à l'état de veille, dont elle modifie progressivement la manière d'être.

En effet, du premier au dernier degré de plénitude périspritale, l'action journalière du sommeil ne faisant que concentrer périodiquement la forme corporelle, sans la faire encore pénétrer dans l'élément charnel, la laisse par conséquent retourner à l'état de veille dans les mêmes conditions d'expansibilité qui la caractérisait antérieurement; mais il en est autrement dès que commence la période de décroissance périspritale, où le cercle, décrit par l'être à l'état de sommeil, pénétrant de plus en plus dans l'élément charnel, a pour effet, étant donnée l'adjonction moléculaire que la forme corporelle vient y puiser, de modifier progressivement la situation de cette dernière à l'état de veille, en raison directe de cette pénétration.

Il vous est sans doute difficile de comprendre comment la substance périspritale pénètre dans l'élément charnel et s'y augmente progressivement de nouvelles molécules qu'elle y vient puiser périodiquement à l'état de sommeil. Il vous faudrait pour céla connaître entièrement les propriétés de la matière périspritale, alors que vous ne connaissez qu'imparfaitement encore toutes celles de votre matière charnelle, et concevoir comment son état d'éthérisation lui permet de traverser les corps même les plus opaques. Il est cependant une vérité axiomale appréciable pour tous, c'est que l'obstacle naturel qu'un corps matériel présente à tout autre corps de même nature, oppose d'autant plus de force de résistance et d'impénétrabilité que la nature des deux corps mis en contact est plus similaire. Deux corps solides se font réciproquement obstacle. Un corps fluide pénètre un corps solide avec une facilité qui est en raison de l'intensité de son éthérisation. Or, la matière périspritale représente, par rapport à la matière charnelle, un état de subtilité tellement accentuée qu'elle lui devient antithétique; il lui est donc facile de la pénétrer, de la traverser, comme la lumière et la chaleur pénètrent certains corps, c'est-à-dire par un effet naturel dont la cause est inhérente à leur propre nature.

Mais, de même que la lumière se colore en traversant des verres de couleur, de même qu'un liquide s'assimile une partie des propriétés du corps solide

qu'il traverse en entraînant avec lui une certaine quantité de molécules constituantes de ce corps, celles dont la nature se rapproche le plus de la sienne, par exemple : une eau limpide qui devient bourbeuse en traversant un fond vaseux, de même aussi la substance périspritale en traversant l'élément charnel, s'assimile une certaine quantité de molécules matérielles, celles dont la qualité quintessenciée se rapproche le plus de sa nature subtile.

C'est ainsi que la forme corporelle de l'être, augmentant progressivement de densité par suite de cette adjonction moléculaire accentuée de jour en jour par le renouvellement périodique du sommeil, se trouve alors tout naturellement entraînée vers des parties plus grossières de l'élément charnel, jusqu'au moment où, y rencontrant un germe corporel humain similaire de sa nature, c'est-à-dire susceptible de la retenir en lui, elle s'y incarne définitivement.

***

C'est ici que commence notre hypothèse personnelle, ce qui précède pouvant être considéré dans une certaine mesure comme étant encore du domaine de la constatation. Une certaine phase de l'incarnation échappe entièrement à notre observation, c'est celle qui commence à l'instant où l'être disparaît du monde périsprital et finit à celui ou il naît à l'existence charnelle ; phase que vous connaissez sous le nom de période de gestation et qui, si elle peut être définie par la science au point de vue du développement intra-utérin de la forme corporelle, est encore complètement inconnue quant à l'union de cette forme et de son principe individuel et intelligent.

Voici donc, à ce sujet, la théorie que nous croyons devoir émettre, espérant qu'elle sera confirmée plus tard par des données et des constatations plus précises :

Le fluide universel, avons-nous dit dans le précédent chapitre, joue dans l'univers un rôle général de contenant, et individuel de contenu, tour à tour modifiant la nature des corps qu'il recèle et modifié par chacun de ces corps, dans ses parties individuelles recelées par eux. Tous les corps grands ou petits, molécules primitives ou géants planétaires, sont pour ainsi dire plongés dans le fluide universel dont ils contiennent chacun une quantité déterminée à laquelle ils doivent le principe de vitalité qui est en eux.

A l'état de sommeil, le fluide universel individualisé dans le corps organique, se trouve momentanément libre de l'influence qu'ont sur lui les deux autres principes constitutifs de l'être : l'esprit et la matière ; il devient alors principe dominant, c'est-à-dire dirigeant de l'individualité, et entraîne avec lui la forme corporelle dans le milieu où l'attire son affinité personnelle.

A l'état de veille, la force donne au mouvement, ou fluide universel, une direction que celui-ci imprime à la forme ; mais à l'état de sommeil, l'activité de la force étant momentanément suspendue, la forme n'est plus dirigée que par le

mouvement, uniquement guidé lui-même par son affinité moléculaire. Le fluide universel participe donc plus particulièrement à cet instant de son état général de contenant, c'est-à-dire d'élément fluidique proprement dit ou espace et tend par conséquent, durant cette période de liberté, à joindre ses molécules constituantes à d'autres molécules similaires, en vertu de la loi d'attraction dont il est lui-même le principe causatif; mais il ne faut pas oublier que si, par par rapport à l'individualité corporelle humaine, il participe de son état général de contenant, il est cependant toujours contenu dans le corps planétaire et subit, en cette qualité, l'influence de cette forme qui le recèle, influence dont l'effet principal est sa modification en principe de pesanteur.

Il est donc facile de comprendre qu'en vertu de cette loi de pesanteur que détermine sur lui l'influence du corps planétaire, sa partie individualisée dans la forme corporelle périspritale se trouve forcément entraînée dans l'élément charnel par suite et en raison de la densité de cette forme, et que c'est dans ce même élément qu'il tend à joindre ses molécules constituantes à d'autres molécules similaires de sa nature. Voilà pour l'action périspritale.

Examinons maintenant ce qui se produit du côté du germe corporel. Dans le monde charnel, le fluide universel principe vital du corps planétaire, ou air, est absorbé par les individualités organiques et sans cesse renouvelé dans chacune d'elles par une triple action mécanique d'aspiration, d'assimilation et d'expiration consistant : la première, dans une absorption de fluide vital planétaire; la seconde, dans l'emmagasinement de certaines de ses parties dans le corps charnel, c'est-à-dire leur modification en vitalité organique humaine, et la troisième dans le rejet des parties devenues inutiles à cette vitalité.

Après l'accomplissement de l'acte procréateur, une sorte de rudiment d'individualité corporelle se constitue dans le sein maternel; ce corps en formation puise son principe de vitalité dans le fluide universel absorbé par le corps organique de la mère, qui le prend lui-même dans le principe vital de la planète, laquelle le puise à son tour dans l'élément fluidique proprement dit ou espace, élément répandu dans l'univers, remplissant et unissant tout ce qui est, et dans lequel tous les mondes et tous les corps sont plongés et résident.

En réalité, le principe vital aspiré par le fœtus humain n'est donc autre chose que le principe vital universel, qui lui parvient après avoir subi les diverses modifications que déterminent en lui les propriétés des corps qu'il traverse, c'est-à-dire de ce même élément, principe vital des corps périspritaux, qui, lorsque ces derniers sont à l'état de sommeil, est entraîné par leur densité dans le centre charnel où il sert à alimenter (si la force en reprenant son activité ne l'attire de nouveau dans le monde périsprital) l'immense réservoir fluidique de la planète où tous les corps viennent puiser leur principe de vitalité.

L'état de sommeil persistant dans le corps organique périsprital, c'est-à-dire la compressibilité et la densité de ce dernier étant arrivées à un degré

d'intensité tel, qu'il s'oppose au retour de l'activité de la force, le fluide universel continue donc son action dominante et dirigeante sur l'individualité, et l'entraînant avec lui dans le milieu où il est attiré lui-même, la fait pénétrer dans le corps organique charnel par lequel il est aspiré.

Ceci peut paraître invraisemblable, mais que l'on veuille bien réfléchir un instant au phénomène non moins extraordinaire qui se produit journellement dans le sommeil ainsi que dans la manifestation connue sous le nom de bicorporéité, où l'être périsprital retourne s'enfermer dans son enveloppe charnelle, un instant abandonnée, sans que l'on puisse exactement définir comment il s'en dégage et comment il y revient, et l'on concevra facilement alors la possibilité d'un fait qui n'est en apparence merveilleux que parce qu'il est encore inexpliqué.

Comment, en effet, ce qui est possible à l'être périsprital alors qu'étroitement enfermé dans les liens charnels, et pour ainsi dire matérialisé par leur influence, il peut cependant s'en affranchir et les reprendre sans effort et sans secousse, lui serait-il impossible alors qu'il procède directement encore d'un mode d'existence où sa corporéité participe d'un état tellement subtil et raréfié qu'il est antithétique à celui de la matière charnelle?

Pour nous qui connaissons la nature et les principales propriétés de la substance périspritale et pouvons la mettre en comparaison de votre matière grossière, condensée et résistante pour vous, mais parfaitement pénétrable pour la nôtre, nous ne voyons là qu'un fait purement normal et en parfaite compatibilité avec l'action naturelle des lois qui régissent la matière.

La nature n'est fertile en prodiges que parce qu'elle est inconnue; et tel ignorant qui accueillerait aujourd'hui avec un dédaigneux sourire d'incrédulité l'exposé de la théorie scientifique de la formation du fœtus corporel dans le sein maternel, n'y verrait plus tard, alors que les connaissances acquises auraient développé son intelligence, qu'une nouvelle occasion de s'incliner devant la sublimité des œuvres de la nature.

Le corps périsprital, c'est-à-dire la forme déterminative de l'individualité est aspirée par le fœtus qui la retient en lui, l'enferme, l'incarne en un mot dans ses liens charnels, comme la fleur naissante incarne dans son sein la goutte de rosée qui vient se confondre en elle et lui apporter sa vivifiante fraîcheur. Et comme à la fleur la rosée, l'individualité périspritale en pénétrant le fœtus corporel, lui apporte avec elle le principe insaisissable de la vie qui va lui permettre de paraître bientôt à l'aurore d'une nouvelle existence.



C'est ainsi que nous expliquons l'union de l'être-périsprital et de sa nouvelle forme corporelle, et si nous admettons pour le fait physiologique de

l'incarnation l'action naturelle de la loi de préférence au libre choix de chacun, c'est non seulement par suite de constatations journalières qui nous ont permis de reconnaître l'inanité de cette dernière hypothèse, mais encore parce que nous voyons dans la première l'application absolue de l'immuable loi de justice donnant à chacun ce qui lui convient et ce qu'il mérite bien mieux que ne sauraient le faire des caprices individuels, c'est-à-dire des actes de volonté arbitraires et irréguliers. Et cette justice, qui fait de chaque action individuelle une cause dont l'effet est immédiat, et à l'observance duquel nul n'a le droit de se soustraire, nous la voyons s'exercer dans toute sa plénitude par le seul fait de l'application de lois régulatrices, et plus que partout ailleurs peut-être, dans l'acte naturel et nécessaire de l'incarnation où le choix et le caprice seraient impuissants à l'enrayer ou à le troubler.

En effet, plus l'esprit ou force est perfectionné à l'instant où commence la période de décroissance périspritale, plus le développement de l'activité à l'état de veille s'oppose à une trop grande condensation de la forme corporelle à l'état de sommeil, c'est-à-dire à une densité trop accentuée susceptible de l'entraîner jusque dans les parties les plus lourdes et les plus grossières de l'élément charnel. Mais, moins l'esprit est perfectionné, moins aussi est développée l'activité à l'état de veille, et plus dense devient la forme corporelle à l'état de sommeil, qui se trouve naturellement entraînée alors dans les parties les plus grossières de l'élément charnel où elle va puiser les premières molécules constituantes de son nouveau corps.

De la nature moléculaire de cette première adjonction résulte forcément la nature de celles qui suivent, c'est-à-dire la qualité des nouveaux principes constituants de la forme corporelle; qualité que repousse ou s'assimile la nature particulière des molécules constituantes du fœtus charnel.

Il se produit là une action chimique analogue à celle qui détermine la composition et la décomposition des corps, et qui, ainsi que chacun le sait, a lieu par suite de l'affinité que les principes élémentaires ont les uns pour les autres: un corps formé de parties élémentaires se décompose si on le met en contact avec un autre corps dont l'affinité avec une de ses parties est à un degré supérieur de l'affinité qu'ont pour elle ses autres parties constituantes.

C'est en effet ce qui se produit à l'instant de l'incarnation définitive de l'être: le corps périsprital, entraîné journellement dans l'élément charnel par l'action périodique du sommeil, retourne à l'état de veille, c'est-à-dire échappe à l'attraction charnelle tant que sa composition moléculaire est en affinité plus grande avec le monde périsprital qu'avec le monde charnel, mais il se trouve forcément retenu dans ce dernier lorsque l'adjonction moléculaire qu'il y a puisée a suffisamment modifié sa nature pour le rendre tributaire d'un nouveau mode d'existence,

De même que l'eau par exemple qui, formée d'une partie d'oxygène, se

décompose si on met en contact avec elle un corps ayant pour l'oxygène plus d'affinité que celui-ci n'en a pour l'hydrogène, de même la forme corporelle se décompose, en tant qu'individualite périspritale, pour se recomposer comme individualité charnelle, lorsqu'elle rencontre à l'état de sommeil, un corps organique, le fœtus, ayant plus d'affinité avec cette sorte de sur-enveloppe qu'elle a puisée dans l'élément charnel, que celle-ci n'en a pour la composition moléculaire de l'enveloppe périspritale proprement dite.

***

Tel est le phénomène physiologique de l'incarnation, considéré dans l'acte naturel qui le détermine. Trois causes concourent à sa production: premièrement, la période de décroissance périspritale qui, mettant un frein nécessaire au perfectionnement de l'esprit ou force, arrête, par ce fait, une action dont la continuité serait de nature à troubler l'harmonie des principes constituants de l'être, c'est-à-dire à détruire l'individualité; deuxièmement, la préparation dans le monde charnel de la substance propre à retenir en elle l'individualité périspritale, et qui, augmentant cette dernière en matérialité une fois l'incarnation définitivement accomplie, substitue la matière ou forme à l'esprit comme principe dominant et dirigeant, afin de lui permettre d'acquérir un degré de perfectionnement en harmonie avec celui déjà acquis par l'esprit; troisièmement, l'action périodique du sommeil qui, médiateur incessant entre le monde périsprital et le monde charnel, les unit journellement pour les séparer et les unir de nouveau, préparant ainsi progressivement, sans brusque transition, leur union définitive.

C'est par l'intime corrélation de ces trois causes, l'une active, l'autre passive, la troisième médiatrice, agissant chacune selon leur degré respectif, pour s'unir et se confondre à l'instant de l'incarnation dans une harmonie réciproque, que s'exerce la loi de justice; loi immanente à l'univers, par conséquent éternelle et immuable comme lui, et dont l'application régissant tous les actes par lesquels se manifeste la nature détermine équitablement dans celui de l'incarnation la place que l'être doit occuper sur le premier échelon de sa nouvelle existence.

***

Harmonie! Telle est l'œuvre incessante de la nature. Mais hélas! cette harmonie qu'elle a si équitablement préparée et déterminée en faisant éclore chaque nouvelle individualité charnelle dans le milieu où l'appelait l'affinité de son individualité périspritale de jadis, la volonté et le caprice humains vont bientôt la troubler ou la détruire; et l'enfant, aurore qui se lève sur le jour gris et terne de la chair, ne va pas tarder à emprisonner sa liberté et sa conscience dans l'inextricable filet d'égoïsme dont la société si inférieure encore va res-

serrer les mailles autour de lui. Qu'importe que la nature ait préparé avec un soin jaloux la situation de chacun, qu'importent les instincts, les goûts, les idées et les aptitudes innées, la société, c'est-à-dire l'œuvre de l'homme est là, et nouvelle tour de Babel s'insurgeant contre le ciel, elle ne songe dans son aveugle égarement qu'à détruire l'œuvre si équitable de la nature, en remplaçant le droit par le favoritisme, la liberté par l'arbitraire, l'harmonie par le chaos.

A chacun selon ses œuvres, a dit la nature en incarnant l'être périsprital dans le milieu le plus favorable à la satisfaction de ses aspirations et au développement des germes qu'ont semés en lui ses acquis antérieurs, c'est-à-dire à faciliter sa marche incessante vers le progrès ; et la société, ignorante de ses véritables devoirs, semble prendre plaisir à s'éloigner du but assigné par la nature en donnant à chacun, non plus ce qu'il mérite, mais bien souvent ce que l'intelligence et l'élévation des autres auraient seules le droit de posséder.

A celui qui a tout acquis par le travail et par la lutte, rien; à celui qui a tout acquis dans l'oisiveté et l'ignorance, tout. C'est ainsi que s'exerce généralement la justice humaine; justice problématique s'il en fut, qui subordonne l'enfant, à sa naissance, à un passé qui n'est pas le sien et dont il ne peut revendiquer justement les bienfaits, pas plus qu'il ne doit en supporter injustement les misères.

S'il est encore des inégalités révoltantes, s'il est encore des souffrances et des misères injustement supportées, c'est que, sorti des mains d'une mère tendre et prévoyante, la nature, l'être est livré aux mains inexpérimentées d'une marâtre égoïste, la société, qui, comme l'araignée à l'innocent insecte avide d'espace et de liberté, l'enserre dans les fils tissés par ses lois et ses coutumes.

***

Péché originel, hérédité, héritage, telle est, au triple point de vue religieux, politique et social, l'expression de la justice humaine. Et si déjà le péché originel en religion a été relégué par la conscience dans le domaine des vieilles légendes, si le principe héréditaire en politique a déjà soulevé les révoltes de la pensée, l'héritage, cette autre iniquité sociale qui transmet si souvent l'acquis à l'ignorance pour le refuser à l'élévation et au mérite, est encore considéré par la plupart comme une application équitable de la loi de justice.

Et pourtant, si la conscience réprouve l'hérédité de la faute des ancêtres, si la pensée se révolte à l'hérédité des honneurs, comment la raison pourrait-elle approuver logiquement l'hérédité de la fortune qui peut faire bénéficier l'indolence et l'infériorité de l'enfant, de l'acquis péniblement amassé par le travail et l'intelligence du père.

La véritable justice est celle qui donne à chacun le bénéfice de son acquis personnel ; et tel, qui considère encore l'héritage comme une loi équitable de

société, s'élèverait cependant avec indignation contre la loi naturelle si elle accordait arbitrairement à l'être, à l'instant de sa naissance charnelle, des privilèges dont il n'aurait pas mérité la juste répartition par son travail et ses efforts personnels.

Ce que l'homme croit être en droit d'exiger de la nature, il a le devoir de se l'imposer à lui-même; et c'est en observant intégralement la loi naturelle, en la prenant comme exemple pour déterminer les lois sociales dont l'application est réservée à son libre arbitre, qu'il pourra faire régner la véritable justice dans cette société qui est son œuvre et dont il n'a point su encore égaliser pour tous l'action distributive, afin de la rendre réellement continuatrice de l'œuvre équitable et harmonieuse de la nature.

L'inégalité des aptitudes naturelles demande, pour être équitablement continuée, l'égalité distributive sociale. En unifiant pour tous la répartition des biens dont elle dispose, la société pourra donner alors un libre essor aux aspirations individuelles, et tous prenant la même route, chacun atteindra un but plus ou moins élevé selon que le bagage antérieur naturellement acquis et les nouveaux efforts de chaque jour faciliteront plus ou moins la marche ascendante vers le progrès.

Mais, tant que l'inégalité de la répartition sociale viendra contrebalancer l'inégalité naturelle des aptitudes et de l'acquis, il sera puéril de rechercher dans l'en-deçà de la vie la cause de toutes les anomalies que présente l'existence charnelle.

S'il est encore des souffrances imméritées, ce n'est pas la nature qu'il faut en accuser, mais bien la société elle-même qui lui substitue l'imperfection de lois qu'elle n'a pas su encore harmoniser avec les lois naturelles, et qui, étreignant la liberté individuelle par une arbitraire et inégale répartition de ses dons, croit faire acte de justice en refusant à tous les mêmes droits alors qu'elle exige de tous les mêmes devoirs.

La société étant l'œuvre de tous, il est donc juste que chacun individuellement supporte la conséquence des imperfections de l'œuvre commune, comme il est juste aussi que chacun bénéficie d'une part égale des perfections acquises. Et c'est pourquoi le bonheur semble encore être un vain mot sur la terre, et pourquoi fortunés et misérables le recherchent inutilement dans les jouissances stériles, alors qu'il réside seulement dans les légitimes satisfactions des aspirations naturelles.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'injustice règne encore dans l'existence charnelle, et nul n'aurait le droit de la trouver imméritée, puisque tous concourent à la produire en laissant subsister les causes qui la déterminent, c'est-à-dire les bases anti-naturelles sur lesquelles repose la société.

C'est à donner à chacun la liberté et les moyens de satisfaire ses aspirations naturelles que la société doit employer les ressources dont elle dispose, et tous

alors se laissant guider par les goûts et les aptitudes innés, chacun pourra posséder une part de ce bonheur si légitimement enviable, mais hélas! si peu connu et répandu encore.

***

Il est temps, il est grand temps que la société consciente et soucieuse de ses véritables devoirs, donne à tous une place égale au banquet solidaire de l'existence, et répudie et répare enfin ses égarements du temps passé qui, sous prétexte de justice, et pour n'en citer qu'un exemple, firent naitre jadis un Louis XVI sur le trône alors que s'étiolait dans la misère le génie philosophique d'un Rousseau.

Qui des deux cependant méritait la place la plus élevée et la plus honorée? Etait-ce le vulgaire talent mécanique de Louis ou le sublime génie de Jean-Jacques? Louis de France forgeant des serrures pendant que la société agonisait dans l'esclavage et sous l'oppression arbitraire, et Jean-Jacques Rousseau réveillant la pensée humaine de son long engourdissement et lui montrant le chemin de l'émancipation et de la liberté; cette honteuse antithèse qui laisse végéter le génie et rayonner l'inutilité n'est-elle pas le triste exemple de l'iniquité sociale?

Et que de sang répandu, que de larmes versées, que de maux, que de souffrances pour en arriver au douloureux enfantement d'une révolution passagère!

Mais aussi que de pensées généreuses, que de grandioses conceptions écloses dans les rangs les plus infimes de la société; que de penseurs sortis subitement de l'obscurité pour illuminer l'Europe entière de l'éclat de leur génie, prouvant ainsi que le mérite avait seul le droit d'occuper les positions sociales les plus élevées, et que lui en donner le libre accès c'était non seulement faire acte de justice, mais aussi faciliter le progrès général de l'humanité.

Mais ce n'est pas le moment de nous appesantir sur ces importantes questions. A ceux qui ont acquis l'intelligence et le savoir incombe le devoir de les résoudre, et nous n'avons d'autre but, en esquissant à grands traits les imperfections sociales, que celui de signaler le mal, d'en faire connaître la véritable cause en dégageant enfin la responsabilité de la nature, d'iniquités qu'elle ne saurait approuver ni favoriser, et qui sont uniquement dues à l'infériorité de la société humaine.

***

Dans le rayon de justice tracé par la loi naturelle s'exerce le libre arbitre individuel. C'est par l'usage de cette liberté, encore mal employée et mal comprise, que l'homme détruit et trouble sans cesse l'équitable répartition de la nature en transformant si souvent en injustes anomalies, la juste inégalité des aptitudes naturelles.

Encore trop soucieux de sa seule personnalité, et ne comprenant pas dans son égoïsme individuel, que s'il bénéficie du progrès général, il est juste aussi

qu'il se rende solidaire de l'imperfection collective, l'homme s'épuise en vains efforts pour rechercher un éphémère bonheur social, et ne voit pas que ce bonheur poursuivi sans relâche et qui semble devoir lui échapper toujours, ne peut être donné à quelques privilégiés seulement, et que chacun le recherchera en vain pour lui seul tant que tous ne pourront y participer en égales parts. Et c'est pourquoi l'humanité gémit encore impuissante et torturée sous le joug odieux de l'affreux égoïsme qui l'oppresse. Le moi domine tout : chacun pour soi et rien que pour soi. Qu'importent les souffrances des autres, qu'importent la douleur et la misère d'autrui ! qu'importent les larmes et le malheur du prochain pourvu que le moi égoïste soit satisfait et repu !

Et pourtant, ô solidarité, tu n'es pas un vain mot, et si déjà le germe de ta vérité a fait éclore dans le cœur humain les nobles et généreux sentiments de la famille et de la patrie, de ce germe plus développé encore naitront plus tard, sous le vivifiant soleil du progrès, les rameaux touffus et verdoyants de la fraternité et de l'amour universel. Et l'homme, enfin conscient de ses véritables devoirs, comprendra alors qu'il n'est pas un cri de douleur sur la terre, si infime soit-il, qui ne doive trouver un généreux écho dans toutes les poitrines humaines; qu'il n'est pas une joie, pas un sourire qui ne doivent illuminer le cœur de chacun; pas une larme, pas un soupir qui ne doivent être pleurés et ressentis par tous, puisque tous, éternellement liés par l'indissoluble chaîne de l'existence, concourent à un même but, le PROGRÈS, par la même règle, la JUSTICE, avec un même devoir, la SOLIDARITÉ

JEAN.

Médium typtologue : L.

FIN DU CHAPITRE.

(A suivre).

« LES FLAMBEAUX » (1)

Un poème sans rimes, un rêve très pur, une fugue dans l'Idéal, tel est le livre d'Albert Perrin.

Au milieu des mélancolies de l'heure présente, alors que tout semble s'enliser sous des pelletées de haine et de boue, « Les Flambeaux » projettent des lueurs d'aurore sur l'avenir de l'humanité, et la pensée enclose, émergeant enfin des mondes inférieurs suit, à leur clarté, la prophétique vision : L'être régénéré, conscient de ses droits, marchant dans sa force conquise, sans défaillance parce que sans obscurité, à la libre recherche de ses destinées.

(1) A la Librairie de la *Revue Socialiste*, 78, passage Choiseul, Paris. — Prochainement, nous citerons encore quelques passages de ce vibrant poème.

En route, nous aussi, vers l'inaccessible, qu'un même élan emporte nos âmes bien au delà du temps présent; préparons l'avenir, générons des pensées fortes de justice, des pensées douces de dévouement, de solidarité, des pensées tendres d'universel amour, et le rêve du poète, l'utopie du penseur se fera réalité.

« Pour tous les prés auront des fleurs et les nuits des étoiles. Nous pourrons librement, en toute heure et en tout jour, par les soleils d'été, les pâles soirs d'hiver, au tendre émoi des aubes, à la paresse des midis, à la langueur des crépuscules, vaguer au gré de nos désirs dans les villes ouvertes, dans les forêts chantantes ou les plaines houleuses; sentir sur nos esprits passer comme un frisson d'humanité, le grand vent d'inconnu que chevauche l'espoir si cher aux anxieux; pénétrer le mystère enveloppant de la vie des êtres, communier avec l'infini.... »

ADÈLE MAUREL.

ANNIVERSAIRE D'EUGÉNIE POTONIÉ-PIERRE

À Edmond Potonié-Pierre

C'est ici que le feu, rénovante spirale,
Evagua vers l'azur ses atomes de chair,
Tandis que tout l'esprit vivant de l'être cher
Refleurissait dans sa beauté de Forme astrale.

Brûlant bière et linceul et prison sépulcrale,
Toujours âme planante et libre comme l'air,
Elle a conquis, dans un bondissement d'éclair,
Les plus hauts cieux de l'Humanité intégrale.

Et pourtant elle est là, vers vous, comme autrefois,
Fondue en vos regards, parlant en votre voix,
Elle est tout près, malgré l'éclipse qui la voile;

Et je revois (l'amour est tout, la mort n'est rien),
En vos deux fronts unis sous une même étoile,
Le symbole immortel du COUPLE-CITOYEN!

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

(Columbarium du Père-Lachaise. — 12 Juin 1899).

Le Numéro 6 va suivre incessamment, avec les rubriques que nous sommes obligés d'ajourner : LECTURES ET NOTATIONS, LIVRES ET REVUES, etc.

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 6, rue de Douai.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ